

21



ACTE III, SCÈNE XX.

LA PLAINE DE GRENELLE,

1842,

DRAME EN CINQ ACTES.

par M. Charles Desnoyer et Hippolyte Leroux,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 2 MARS 1847.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GRANDIN, ancien soldat, garçon de bureau.	M. SAINT-ERNEST.	M ^{me} BENOIT, mère d'Étienne. . .	M ^{me} DUFONT.
LOUISE, sa fille.	M ^{lle} E.-PROSPER.	RAYMOND, jeune artiste.	M. CHILLY.
LE GÉNÉRAL D'ERVAL.	M. MATIS.	LEONARD, secrétaire particulier..	M. STAINVILLE.
LA DUCHESSE DE SÉRIGNY, sa sœur.	M ^{lle} LUCIE.	DANIEL MULLER, russe.	M. HAMEL.
ÉTIENNE BENOIT, ouvrier bijoutier, futur de Louise.	M. ALBERT.	JABOTIN, bossu, garçon de bureau surnuméraire.	M. CH. PEREY.
		HORTENSIA, couturière.	M ^{lle} ANTONIA.
		OFFICIERS, SOLDATS, GENS DU PEUPLE, etc.	

ACTE PREMIER.

Un coin de la plaine de Grenelle. Sur le devant, un tout petit jardin, à l'extérieur d'une habitation de campagne; un pavillon à droite, un autre à gauche; au fond, le mur d'enceinte de Paris; en perspective, les Invalides et l'École militaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, ÉTIENNE BENOIT.

Ils entrent en scène par la gauche

RAYMOND.

C'est ici la plaine de Grenelle?

BENOIT.

C'est ici.

RAYMOND.

Et pas une auberge. pas un café où je puisse m'arrêter pendant quelques minutes!

BENOIT.

Non, monsieur... la seule habitation à une de-

mi-lieu à la ronde, c'est celle-ci, qui appartient à ma mère, du moins pour quelques jours encore peut-être... car faute de pouvoir la payer... le propriétaire, un avaro, un égoïste; un méchant homme... Oh! mais que diable vais-je vous conter là?... Chacun ses affaires, chacun ses inquiétudes... Vous avez l'air d'avoir aussi les vôtres, vous, et celles de ma pauvre mère et les miennes ne vous regardent pas.

RAYMOND.

Allons, je vous remercie, mon ami, du service que vous venez de me rendre...

BENOÎT.

Quel service? Ah! en vous offrant une place dans mon bateau pour passer la rivière... et vous éviter le grand tour par le pont d'Iéna... Pardieu, ça m'a coûté grand'chose, et ça vaut bien la peine de m'en remercier!

RAYMOND.

Où plus que vous ne pouvez croire: j'avais ici même un rendez-vous de la plus haute importance.

BENOÎT.

Un rendez-vous! au milieu de la plaine de Grenelle! Excusez, vous n'y serez pas dérangé: on n'y voit jamais plus de monde que ça, à part de temps à autre les jours où il y a exécution militaire.

RAYMOND, réprimant un mouvement violent.

Il fallait que j'y fusse sur-le-champ; et sans vous, mon ami...

Il tire de sa bourse une pièce d'argent et veut la lui mettre dans la main.

BENOÎT.

Comment? comment? qu'est-ce que vous faites de l'argent! merci! ce n'est pas mon métier d'être batelier... C'était celui de mon père avant d'aller se faire tuer en Italie pour la république; et puis après, celui de mon frère aîné, qui lui avait succédé avant d'aller se faire tuer à son tour en Espagne, il y a un an, au siège de Tortose. (Essuyant une larme.) Pauvre Louis!... mais c'est égal, le général Suchet l'a crânement enlevé Tortose, et ça console... Vive l'empereur!

RAYMOND.

Comment! malgré le trépas d'un père, d'un frère...

BENOÎT.

De deux, si vous voulez bien le permettre... Et l'autre donc! le cadet, ce pauvre André, qui est resté, v'là quatre ans, à Friedland pour son étrenne et son premier coup de feu... (Pleurant encore.) Aussi en ont-ils reçu une salanée rûlée à Friedland, les Prussiens et les Russes!... Vive l'empereur!...

RAYMOND.

C'est bien, un pareil enthousiasme... est noble et le j'admire; et vous alors, sans doute à votre tour...

BENOÎT.

Ah! moi, c'est différent; je suis dans une position particulière... Tel que vous me voyez, à l'heure qu'il est, je ne suis ni bourgeois ni soldat, ni civil ni militaire... V'là six semaines que la conscription, en faisant sa rafle de 1812, m'avait déjà jeté l'uniforme sur le dos, et que je serais parti... comme les autres, à la voix de la gloire, si je n'avais entendu en même temps celle de ma mère, qui me criait que j'étais le dernier de ses enfants, et le seul appui qui lui restait après tant de sacrifices déjà faits à la patrie!... Justement, par bonheur, le régiment dans lequel on m'incorporait avait son dépôt à Paris... et le général de division, qui était un brave homme... le général d'Erval, connaissez-vous?

RAYMOND, vivement.

D'Erval!... (Se reprenant.) Non, je ne le connais pas... continuez!

BENOÎT.

Donc, ce brave général convint avec ma mère que je ferais partie du dépôt, inscrit sur les contrôles comme présent, mais sans service actif, et en restant dans mes foyers... excepté dans le cas, dame! où le grand tremblement appellerait les réserves... Pour lors, en un clin d'œil, de l'atelier à la caserne; plus d'ouvrier orfèvre, soldat, en ayant! Et si les bruits qu'on fait courir étaient vrais... on parle de grandes levées, d'armements plus considérables que jamais.

RAYMOND, répondant d'un air distrait.

En effet... on en parle. Mais revenons à vous, mon ami... Puisque vous ne voulez rien accepter de moi pour le service que vous venez de me rendre, j'espère au moins que dans le cas où je pourrais vous être utile à mon tour, vous me direz votre nom?

BENOÎT, riant.

Mon nom? Étienne Benoît, ouvrier orfèvre... Oh! il n'y a pas de mystère... Et vous, par là même raison?

RAYMOND.

Moi! mon nom? (Il hésite, puis reprenant de l'aisance.) Raymond, artiste.

BENOÎT.

Artiste!...

RAYMOND.

Musicien...

BENOÎT.

Ah! très-bien; je vous en fais mon compliment... Je ne peux pas souffrir la musique; je l'ai en horreur, je l'ai en exécution la musique.

RAYMOND.

Pourquoi donc?

BENOÎT.

Pourquoi? parce que... j'ai mes raisons!...

BENOÎT.

Enfin...

RAYMOND.

Enfin, parce que... je ne sais pas pourquoi j'ai dans l'idée que si jamais il doit m'arriver malheur, la musique y sera pour quelque chose... Mais c'est égal, monsieur Raymond, je ne vous en veux pas pour ça... et au besoin...

Il lui tend la main.

RAYMOND, sans l'écouter, et regardant autour de lui avec inquiétude.

Personnel!... rien encore!... ah! l'on pouvait m'avoir trompé, grand Dieu!...

BENOÎT, retirant sa main en remarquant sa préoccupation.

Mais j'y songe, c'est vrai... je suis là à vous parler de mes affaires, et j'oublie que vous avez ici un rendez-vous, quelqu'un à attendre.

RAYMOND, avec beaucoup d'émotion.

Où, quelqu'un...

BENOÎT.

Alors, demeurez ici, monsieur... Puisque c'est

la seule habitation de l'endroit, elle est toute à votre service...

RAYMOND.

Comment! vous permettrez...

BENOIT.

Je vais chercher ma mère; je suis sûr qu'elle vous invitera comme moi à vous reposer chez elle, et à vous rafraîchir... Vous ne refuserez pas ça... un musicien.

RAYMOND.

Monsieur Benoit... de grâce...

BENOIT.

A tout à l'heure... je reviens... (A part.) C'est égal, il me semble qu'il a un petit air en dessous... et puis je suis fâché qu'il soit musicien.

Sortie de Benoit à la droite du public.

SCÈNE II.

RAYMOND, seul, marchant avec agitation après la sortie d'Étienne.

Ils ne viennent pas! rien! rien! dois-je en croire les récits de mes agents? entre six et sept heures, m'ont-ils dit! leil... C'est ici que je vera pour la dérolère fois Daniel Muller, mon compatriote, et le seul dépositaire de tous mes secrets... Oh! du courage! du courage! combien il m'en faudra pour le voir périr sans qu'on puisse lire sur mon visage que moi aussi j'ai couru au devant de cette mort... et qu'avec lui je me suis introduit en France dans l'espoir... (Tirant sa montre.) Cinq heures, pas davantage! Mortelle incertitude! impatience horrible! Une heure encore à attendre! ah! c'est le supplice d'un siècle.

SCÈNE III.

RAYMOND, BENOIT, M^{me} BENOIT.

BENOIT, rentrant avec sa mère.

Tenez, ma mère, voilà la personne dont je vous ai parlé.

RAYMOND.

Madame...

M^{me} BENOIT.

Mon fils a bien fait, monsieur; reposez-vous ici tant que vous voudrez, jusqu'à l'arrivée de ceux avec qui vous avez affaire... Ce jardin, ce petit pavillon, dont la fenêtre domine toute la plaine... je mets tout cela à votre disposition, et je suis trop heureuse...

RAYMOND.

Merci, madame, merci. Croyez bien tous les deux que j'aurais de la joie à vous prouver ma reconnaissance pour l'hospitalité que vous m'offrez... Au revoir, monsieur Étienne Benoit.

BENOIT.

Salut, monsieur Raymond.

Raymond entre dans un petit pavillon à la gauche du public.

SCÈNE IV.

M^{me} BENOIT, ÉTIENNE BENOIT.

M^{me} BENOIT, à son fils, qui retourne vers le pavillon de droite.

Eh bien, où vas-tu donc, Étienne?

BENOIT.

Dame! ma mère, je vas... vous savez bien...

M^{me} BENOIT.

Ah! oui... je comprends, tu retournes bien vite auprès d'elle

BENOIT.

Si ça vous contrarie, je reste...

M^{me} BENOIT.

Je te le demande pour un instant seulement. Ne t'impatiente pas, c'est d'elle que je veux te parler.

BENOIT.

D'elle! de Louise!

M^{me} BENOIT.

De Louise Grandin, ta sœur de lait.

BENOIT.

Et ma future.

M^{me} BENOIT.

Oh! nous n'en sommes pas là.

BENOIT.

Et c'est précisément ce qui me désespère : nous n'en sommes pas là... vous ne voulez pas encore nous marier! Sous prétexte que je suis trop jeune et elle aussi, qu'elle n'a pas le sou ni moi non plus... et que nous serions très-malheureux dans notre ménage. Je vous demande un peu qu'est-ce que ça vous fait, ma mère! si je veux être malheureux, moi!... Dieu! que les pères et mères sont injustes!

On entend Louise chanter dans la coulisse de droite.

« Ah! que l'amour aurait pour moi de charmes!

» Quo! j'ai quinze ans, et pas encore d'amant! »

M^{me} BENOIT.

Tiens! la voilà, ta Louise.

BENOIT.

Qu'est-ce qu'elle chante?... encore sa tyrolienne à la mode.

Répétant d'un air de mauvaise humeur les deux vers qu'il vient d'entendre.

« Ah! que l'amour aurait pour moi de charmes!

» Quo! j'ai quinze ans, et pas encore d'amant. »

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE est entrée pendant que Benoit chantait, enragant, les deux vers précédents. Elle sourit, et vient se placer auprès de lui, en continuant la chanson.

« Gentil bûssard vient essuyer mes larmes.

BENOIT.

Allons, bon, gentil bûssard!

LOUISE chantant toujours, et lui tendant la main en souriant.

» Je te promets de t'aimer tendrement. »

BENOÎT.

Qui ça ? moi ou l'buzzard ?

LOUISE.

Personne... c'est la chanson qui parle, ce n'est pas moi.

Achevant l'air

Tra la, la la, la, la, la, la, la laire,

Tra la la, la, la la la.

BENOÎT.

Décidément, j'exècre la musique.

LOUISE.

Pourquoi ?

BENOÎT.

Ah ! pourquoi ? pourquoi ? c'est peut-être parce que vous l'aimez trop, mademoiselle.

LOUISE.

Moi !

BENOÎT.

Eh bien, oui, c'est pour cela. C'est parce que dans cette pension à la mode, où le comte d'Erval, le vieux général de votre père vous a fait élever avec sa sœur, au pensionnat de Saint-Germain, ce qu'on vous a appris surtout, c'est des airs d'opéra... et des romances ! Vra-t-il pas une fameuse éducation pour une jeuneuse !

LOUISE.

Mais il me semble, monsieur Benoit...

BENOÎT.

Il me semble, il me semble que ça n'a pas le sens commun... des airs d'opéra avec des paroles qui veulent toujours dire la même chose... je t'écoute, tu m'aimes, nous nous aimons, je t'aimerai toute ma vie !

LOUISE.

Eh bien, c'est gentil.

BENOÎT.

Ça serait gentil si ça s'adressait à moi... au lieu de se dire à un monsieur Fernand Cortez, un monsieur Renaud... un monsieur Vestale, un monsieur Caravane du Caire.

LOUISE, riant.

Ha ! ha ! ha ! ce pauvre Benoit !

BENOÎT.

Et pour les romances, encore le même numéro ! toujours des individus superbes, magnifiques, pour lesquels on se monte la tête et qu'on aime, qu'on adore... C'est donc bonneté, c'est donc moral, c'est donc agréable pour les futurs et les maris ! Excusez ! le jeune et beau Dunois ! gentil buzzard, un tas d'autres que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître... Je vous demande un peu si ça doit me faire plaisir, à moi qui ne suis ni buzzard ni Dunois, ni beau ni gentil... excusez ! je suis sûr que je souffre de la comparaison, qu'au fond de l'âme vous aimez mieux tous ces intrigants-là que votre prétendu... et ça m'indigne, ça m'irrite, ça me donne des éruptions, et j'envoie à tous les diables la musique, les musiciens, les airs d'opéra, les romances, et les pensionnats de demoiselles !

LOUISE.

Allons, vous êtes fou.

BENOÎT.

Oui, je suis fou... parce que je vous aime trop, et que vous ne m'aimez pas assez.

LOUISE.

Mais je t'aime bien, mon ami, mon bon Étienne... tu as tort de te chagriner, je t'assure que je t'aime de tout mon cœur...

BENOÎT.

Oui, mais vous pouvez attendre, vous n'êtes pas pressée d'être ma femme, et moi, je suis très-pressé d'être votre mari, et je ne peux pas attendre...

M^{ME} BENOÎT.

Allons, allons, ne te désespère pas, mauvaise tête, et prenons un peu de patience... nous allons en causer tranquillement avec le père Grandin en mangeant la soupe.

LOUISE.

Mon père ! je commence à être inquiète de ne pas le voir.

M^{ME} BENOÎT.

C'est vrai... l'heure de la sortie des bureaux est passée depuis longtemps...

LOUISE.

Il devrait être ici.

BENOÎT.

Où ! je suis paisible... je devine ce qui le retient... il lève le coude.

LOUISE.

Étienne...

BENOÎT.

Où ! je ne veux pas en dire du mal... mais enfin l'homme n'est pas parfait ; chacun a ses défauts, et le père Grandin a celui de lever le coude...

M^{ME} BENOÎT.

C'est vrai, de temps en temps ça lui est arrivé...

LOUISE.

Et toute sa vie ça lui a porté malheur.

BENOÎT.

Eh ! pardieu, je ne me trompe pas... le voilà... tenez... voyez-vous là-bas ?...

LES DEUX FEMMES.

Oui, c'est lui ! c'est lui !

BENOÎT.

Cette fois, par exemple, il est solide sur ses jambes ; et il court joliment... pour un invalide donc, il ne s'est pas arrêté chez le marchand de vin de la rue Saint-Dominique.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! qu'a-t-il donc ? comme il est pâle ! comme il a l'air désespéré !

Entrée de Grandin ; tout le monde l'entoure et l'interroge du regard.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDIN.

GRANDIN.

Ah ! Louise ! ma fille ! ma pauvre fille... bonjour, bonjour, mes amis.

BENOIT ET SA MÈRE.

Qu'avez-vous donc, père Grandin ?

LOUISE.

Que s'est-il passé, mon père ?

GRANDIN.

Ce que j'ai ? ce que j'ai ? ma place est perdue.

LOUISE.

Votre place !

GRANDIN.

Oui, ce pauvre emploi de garçon de bureau que j'avais eu tant de peine à obtenir, et qui nous faisait vivre du moins, on me l'enlève, on me chasse comme un mauvais sujet, comme un lyro-gue... C'est le sous-chef Léonard qui a fait un rapport contre moi.

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Monsieur Léonard !

BENOIT.

Eh ! pardieu ! c'est notre propriétaire !...

GRANDIN.

Votre propriétaire ?

M^{me} BENOIT.

Oui. Je lui avais acheté cette petite maison il y a six ans, et j'avais il y a quelques jours un dernier paiement à lui faire... la vingtième partie de ma dette, cinq cents francs... je n'ai pu, je ne puis encore me procurer cette somme, et d'après nos conventions, il a le droit de rentrer dans sa propriété : oui, s'il le veut, tout ce que je lui ai payé déjà sera perdu pour moi, et nous serons sans asile.

GRANDIN.

Comme nous sans pain !

On entend à l'extérieur le bruit d'une voiture qui s'arrête.

Mouvement de tous les personnages

TOUS.

Qu'est-ce que cela ?

LOUISE.

Une voiture ! (Regardant à l'extérieur.) O mon Dieu ! c'est lui, c'est lui-même qui en descend.

TOUS.

Monsieur Léonard !

GRANDIN.

C'est bon, je vais le recevoir.

BENOIT.

Et moi aussi... (Retroussant ses manches.) Excusez, nous allons rire !

M^{me} BENOIT.

Non... oh ! non, Étienne... ne dis rien, je t'en conjure.

LOUISE.

Mon père, madame Benoit a raison... je craignais votre emportement... laissez-nous... oh ! laissez-nous lui parler.

GRANDIN.

C'est bon... je ne dirai rien... Comme ça vous rend faible, les enfants !

BENOIT.

Il faut que vous soyez ma mère, allez, sans ça...

M^{me} BENOIT.

Le voici.

Les deux hommes se tiennent un peu à l'écart, et Léonard en entrant ne voit d'abord que M^{me} Benoit.

SCÈNE VII.

LÉONARD, M^{me} BENOIT, LOUISE, BENOIT, GRANDIN, puis RAYMOND.LÉONARD, saluant légèrement M^{me} Benoit.

Eh bien, madame-les fonds sont-ils prêts ?

M^{me} BENOIT.

Hélas ! non, monsieur Léonard... pas encore...

LÉONARD.

En ce cas, j'en suis fâché, je ne puis plus attendre.

M^{me} BENOIT.

Monsieur Léonard...

LOUISE, se montrant.

Vous ne serez pas... vous ne pouvez pas être inflexible...

LÉONARD.

Ah ! mademoiselle Louise... la fille de ce mauvais sujet de Grandin !

GRANDIN, se présentant à lui avec colère.

Monsieur Léonard...

LÉONARD, répétant, en le regardant en face.

Oui, de ce mauvais sujet...

RAYMOND, paraissant sur le seuil du pavillon, d gauche.

Monsieur Léonard... je connais ce nom... et cette figure.

LOUISE, qui a fait un mouvement pour retenir son père, pendant que M^{me} Benoit fait le même geste auprès de son fils.

Monsieur... mon père ne mérite pas qu'on le traite ainsi, et je vous demande en grâce...

LÉONARD, à Louise.

C'est bien, c'est bien, ma belle enfant ; vous ne voulez pas que devant vous on dise tout ce qu'on pense de votre père, c'est d'une bonne fille, et je vous approuve... n'en parlons plus.

LOUISE.

Si fait, monsieur, si fait, il faut en parler, il faut que vous lui rendiez justice ; il faut que nous obtenions de vous de ne pas faire le malheur, la ruine de deux familles.

LÉONARD.

Pardon, mademoiselle ; mais avant tout c'est à madame que j'ai affaire. (À M^{me} Benoit.) Ce jour est le dernier délai que je vous ai accordé ; demain, j'usurai de tous mes drols, et aux termes de notre contrat de vente...

M^{me} BENOIT.

Mais, monsieur, c'est nous réduire à la misère... Eh ! que voulez-vous que je devienne ?

LÉONARD.

Ce n'est pas mon affaire.

LOUISE.

Je vous en conjure, monsieur, accordez-lui le temps qu'elle vous demande, et débitez ce rapport

que vous avez fait contre mon pauvre père; vous ne savez pas jusqu'à quel point peut aller son désespoir. Je vous le dis, monsieur, il y va de sa vie peut-être, et je vous la demande à genoux. Abi par pitié, sauvez-le... (*prenant la main de madame Benoit, et tombant à genoux avec elle*) sauvez-nous!

LÉONARD, *froidement.*

Madame Benoit, cela ne me regarde plus; adressez-vous à mon buissier.

Les deux femmes se relèvent.

ÉTIENNE.

Oh! les buissiers!... c'est comme la musique, je les ai en horreur! je les ai en exécution.

LÉONARD.

Et vous, mademoiselle, ce que vous me demandez est impossible.

TOUS LES PERSONNAGES.

Impossible!

RAYMOND, *venant se placer auprès de Léonard.*

Je ne le crois pas, monsieur.

LÉONARD.

Hein?... plaît-il?... Qui donc êtes-vous?

LOUISE, *se retournant vers Benoit.*

En effet, quel est ce jeune homme?

Les autres personnages continuent de le regarder avec surprise. Léonard paraît la reconnaître, et lui ôte son chapeau avec l'air de la plus grande déférence.

LÉONARD.

Mais, je ne me trompe pas, j'ai eu l'avantage...

RAYMOND, *l'interrompant vivement.*

De me voir quelquefois dans le monde... Il est vrai...

TOUS.

Dans le monde!

RAYMOND.

J'y suis assez connu comme professeur de chant et de solfège.

LÉONARD, *à part, avec surprise.*

De solfège!... de chant!... Qu'est-ce qu'il dit donc?

RAYMOND.

Oui, je me rappelle parfaitement vos traits, monsieur Léonard; mais c'est pour la première fois que je vous ai vu aujourd'hui cette jeune fille et tous ceux qui m'entourent. Seulement, j'ai reçu l'hospitalité de cette brave dame et de son fils, et j'ai promis de saisir la première occasion de leur témoigner ma gratitude. Voilà pourquoi je me joins à eux pour vous féliciter, et j'y parviendrai, je l'espère.

LÉONARD.

Monsieur, vous me pardonneriez si je résiste; je suis venu ici réclamer ce qui m'est dû, et puisqu'on n'est pas en mesure de me payer... serviteur! d'autres que moi viendront réclamer à ma place.

GRANOIN.

Restez, restez, monsieur; au fond de votre âme vous avez juré notre perte. Eh bien, j'aurai le plaisir du moins de vous dire une fois en face, et devant témoins, tout ce qu'il y a là pour vous de balnéaire de mépris, tout ce que depuis longtemps,

depuis que j'étais votre subordonné, je cherchais vainement à contrecœur. Ob! vous m'entendrez enfin, et monsieur aussi; il verra qu'il avait raison de prendre notre défense, et vous, il saura qui vous êtes.

LÉONARD.

Monsieur Grandin...

GRANOIN.

Monsieur Léonard, je ne suis plus à vos ordres, et vous n'avez plus de mal à me faire; je n'ai pas peur de vous, je parlerai. (*S'adressant à Raymond et montrant Léonard.*) Cet homme-là, monsieur, en qui l'on a toute confiance dans l'administration de la guerre...

RAYMOND, *à part.*

En effet, on me l'avait dit.

Dès ce moment, il écoute avec la plus grande attention; il semble concevoir un projet important.

GRANOIN.

A l'époque où nous nous battions en Vendée, nous autres, pour repousser l'invasion étrangère, il servait aussi, lui; mais il ne se battait pas. Il servait autrement, à sa manière, le parti opposé, les blancs; il était agent secret, émissaire, je ne sais pas quoi dans l'armée royaliste; ceux même de son bord le montraient au doigt quand il passait, et l'estimaient à peu près comme j'estime... Je n'ai jamais pu l'oublier, et voilà ce qui m'a perdu auprès de cet homme. Voilà pourquoi il me détestait, pourquoi le dernier de ses subsisternes, son garçon de bureau, l'offusquait et lui donnait de l'ombrage; pourquoi il me rudoyait et m'insultait sans cesse en présence de tous les employés; pourquoi il me menaçait tous les jours de me faire perdre ma place... Eh bien, monsieur, hier, suivant l'usage de toutes les fins de mois, il portait aux Tuileries les états de situation de l'armée pour les soumettre à l'examen de l'empereur. (*À ce mot, l'attention de Raymond redouble. Grandin continue.*) Et suivant l'usage aussi, je l'accompagnais chez le relieur qui devait cartonner sous mes yeux le registre qu'on allait présenter à sa majesté... Ma foi, quand je me suis trouvé seul avec lui, je n'ai pas été maître de moi; je lui ai dit tout ce que je pensais, tout ce que je savais sur lui; je lui ai rappelé comment et dans quelles circonstances j'avais commencé à le connaître; je lui ai dit enfin que, s'il me poussait à bout, je déclarerais tout haut, et devant tout le monde, ce que je venais de lui dire en tête-à-tête. Il n'a pas attendu ça, lui; fidèle à ses anciennes habitudes, il a fait contre moi un petit rapport bien perfide, bien calomnieux, et ce rapport, c'est ma perte, c'est celle de mon enfant... et c'est ainsi que l'ancien espion de l'armée vendéenne devait tuer le vieux soldat de la république.

LÉONARD.

Continue, Grandin, continue... La résolution que j'avais prise contre toi est désormais irrévocable.

RAYMOND, bas.

Non, monsieur Léonard, et j'aurai l'honneur d'en causer avec vous.

LÉONARD.

Plait-il?... que signifie?...

RAYMOND, haut.

Vous comprendrez peut-être qu'il faut passer quelque chose à un père de famille qu'on va réduire à la misère et qui relève la tête pour se plaindre; vous oublierez des paroles amères que le désespoir seul a pu lui arracher, et vous le forcerez à les rétracter en renonçant à votre vengeance...

LÉONARD.

Mais, monsieur...

RAYMOND.

J'en suis sûr... Veuillez me donner votre adresse.

LÉONARD.

A quel bon ?

RAYMOND.

D'abord pour que je termine vos comptes avec madame.

LES AUTRES PERSONNAGES.

Comment ?...

RAYMOND.

J'ai quelques fonds... (se reprenant) de petites économies dont je puis disposer, et je suis trop heureux de rendre à mes bôtes ce léger service...

BENOIT.

Quoi! monsieur..

RAYMOND.

Où! vous accepterez, monsieur Benoit, vous et votre mère; vous deviendrez mes débiteurs au lieu de rester ceux de monsieur Léonard, et quand vous serez en veine d'argent, vous compterez avec moi.

M^{me} BENOIT.

Ah! monsieur, croyez bien que je n'oublierai jamais...

GRANDIN.

Ah! le brave! l'excellent jeune homme!

LOUISE, d'une voix.

Que de générosité et de délicatesse... n'est-ce pas, Étienne?

BENOIT.

Certainement, certainement... je suis enchanté. (À part, en regardant expressivement Louise.) Je ne sais pas pourquoi je ne l'admire pas autant que les autres.

RAYMOND, après avoir écrit, et refermant son calepin.

Rue de Belle-Chasse, n° 12. C'est bien! demain dans la matinée, j'aurai l'honneur de vous rendre visite.

LÉONARD.

Soit, demain matin... Si je suis payé, madame Benoit, je n'ai plus rien à dire. Vous, Grandin, ne comptez pas sur ma générosité... Je ne pardonnerai pas, et c'est pour toujours que vous êtes chassé du bureau. (À Raymond, avec beaucoup de politesse.) Serveur, monsieur.

BENOIT, de même.

Excusez, si je ne vous recoudis pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté LÉONARD.

GRANDIN et LOUISE, répétant les derniers mots de Léonard.

Pour toujours!

RAYMOND, à part.

Léonard chargé de porter les états de situation de l'armée!... Ah! maintenant, tout mon plan est dans ma tête. (Haut, en se rapprochant vivement de Grandin et de Louise.) Rassurez-vous; j'ai quelques recommandations que je puis faire valoir, et qui auront sur lui plus d'influence, j'espère, que toutes mes paroles.

LOUISE.

Ah! monsieur, si vous rendez un tel service à mon père, croyez que la reconnaissance de toute ma vie...

BENOIT, à part.

Comme elle le regarde! elle ne m'a jamais regardé comme ça, moi.

GRANDIN.

Mais, monsieur, nous voulons au moins savoir quel est celui qui nous oblige. Qui donc êtes-vous?

RAYMOND.

Je suis... je suis un jeune homme de province tout nouvellement arrivé dans la grande ville.... et je vous l'ai dit, monsieur Étienne, un artiste, professeur de chant et...

BENOIT.

Et de solfège. (À part.) Il ne manquait plus que ça pour lui tourner la tête.

Bruit sourd de tambour; entrent au fond des soldats, le fusil sur l'épaule; puis des officiers d'état-major, et un Général.

RAYMOND.

O ciel!

GRANDIN.

Qu'est-ce donc?

BENOIT.

Des grenadiers de la garde!

GRANDIN.

Mon ancien régiment... Oui, il me semble que je retrouve là quelques figures de connaissance... On les fait ranger en bataille... on forme une baïe... Qu'est-ce que ça veut dire? Eh! que diable va-t-il donc se passer? (Reconnaissant le Général qui donna des ordres aux officiers.) Ah! mon général!

RAYMOND.

Il est donc vrai! l'auvre Daniel! c'en est fait de lui!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL COMTE D'ERVAL, DES OFFICIERS, DES SOLDATS DE LA GARDE IMPÉRIALE.

LE GÉNÉRAL, des aides de camp.

C'est bien... Qu'on fasse bonne garde.

RAYMOND, à part, en regardant le Général.
Le comte d'Ervall ! s'il me reconnaît sous ce costume, je suis perdu.

LE GÉNÉRAL.

Que personne n'approche du lieu de l'exécution.

GRANDIN.

Suffit, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Hein?... cette voix-là... oh ! pardieu ! je la connais... C'est toi, Grandin ?

GRANDIN.

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure ! de ce côté je suis tranquille. On craint un mouvement ; des troupes sont échelonnées depuis Courbevoie, et j'ai dû m'assurer par moi-même. (*A un de ses aides de camp.*) Allez, capitaine, allez dire à l'empereur que j'ai rempli tous ses ordres. Dans dix minutes, venez me rejoindre à l'École militaire ; allez. (*Revenant auprès de Grandin.*) Et toi, touche là, mon vieux compagnon de bivouac et de rambinée. Allons donc, tourbe là ; je n'ai pas oublié que nous sommes partis ensemble le sac sur le dos, il y a dix-huit ans.

GRANDIN.

C'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai pas oublié qu'à Marengo je t'ai dû la vie.

GRANDIN.

Ne parlons pas de ça, je vous ai dû l'éducation de ma fille.

LE GÉNÉRAL, regardant Louise.

En effet, ta fille, une grande et jolie fille, ma fol... l'ancienne camarade de pension de ma sœur, la duchesse de Sérigny ! Pourquoi ne vient-elle plus la voir ? C'est mal ! et la duchesse et moi nous aurions le droit de lui en vouloir... ou plutôt, non ; entre amis, c'est au plus riche à venir voir le plus pauvre. Mon enfant, sous peu de jours vous recevrez la visite de ma sœur.

LOUISE.

Julie ! Ah ! quel bonheur !

LE GÉNÉRAL.

Allons, adieu, Grandin... Je suis attendu à l'École militaire. Mais ici qu'on n'oublie pas la recommandation que j'ai faite. Tont à l'heure on va exécuter secrètement... tu sais bien qui ? le Russe !

TOUS.

Le Russe !

GRANDIN.

Ah ! Daniel Muller !

LE GÉNÉRAL.

Eh ! pardieu ! c'est toi qui l'as fait découvrir, qui l'as livré à la justice.

RAYMOND, à part, avec surprise.

Lui !

LOUISE.

Lui !

LE GÉNÉRAL.

L'heure est venue, et je vais ordonner qu'on

l'amène. Mademoiselle, je vous salue. Au revoir, mon vieux, au revoir !

Il sort. Les soldats sont restés au fond.

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté LE GÉNÉRAL.

LOUISE, avec frayeur.

Une exécution ! Ah ! je frémis ! Et c'est vous, mon père !...

BENOIT.

Dame ! si c'est un Russe, tant pis pour lui. Qu'est-ce qu'il venait faire en France ?

RAYMOND.

Pardonnez à ma curiosité, monsieur Grandin. Mais comment se fait-il ? ce que disait le général est-il bien vrai ? c'est vous qui avez livré...

GRANDIN.

Oui, c'est moi, et il n'y a pas grand mérite à ça, je vous en réponds. Il paraît que ce Daniel Muller s'était introduit en France comme espion, et à l'aide de faux papiers il s'était fait admettre dans l'armée. Il parait qu'il transmettait toutes ses observations à je ne sais quel gredin de son espèce ; celui-là on n'a pas pu le trouver encore malgré toutes les recherches, mais ça viendra.

RAYMOND.

Continuez, continuez.

GRANDIN.

Par malheur pour lui, Daniel Muller a fait une bêtise ! Il a espéré débaucher, séduire quelques-uns de ses nouveaux camarades et leur insinuer à l'avance du mécontentement à propos de la mystérieuse campagne qu'il se prépare, et même de la haine pour l'empereur.

BENOIT.

De la haine pour l'empereur ! excusez !

GRANDIN.

Un étranger, un Russe ne pouvait pas comprendre que c'était impossible ! Donc, il parlait, il pérorait un peu trop chaudement avec une demi-douzaine de grenadiers, lorsque le hasard m'a rendu témoin du dialogue...

TOUS.

Le hasard !

GRANDIN.

Il faisait une rumeur atroce, et j'enrais pour me rafraîchir chez le père Languedoc, un marchand de vin de la rue Saint-Dominique.

BENOIT.

Connu, connu, le père Languedoc ; vous allez le voir quelquefois, père Grandin.

GRANDIN.

A mon entrée on s'échauffait, et déjà les camarades levaient la main sur celui qui osait leur dire du mal du petit espion. Naturellement j'ai voulu en faire autant, et je me suis approché pour taper dessus... quand en dévisageant notre homme, j'ai reconnu...

TOUS.

Reconnu ?

GRANDIN.

L'officier russe avec qui je m'étais battu pendant un quart-d'heure à Austerlitz, et à qui j'ai dû le coup de baïonnette qui m'a valu mon congé de réforme. Je me suis élancé sur lui, je l'ai pris au collet en donnant aux anciens le mot de l'énigme : on l'a conduit à l'Abbaye il y a deux jours, de là il a passé à un conseil de guerre, et... son affaire n'a pas été longue. Vous avez entendu le général. Aujourd'hui même, fusillé!

TOUS.

Fusillé!

BENOIT.

Ma foi il ne l'a pas volé!

GRANDIN.

Où ça ne m'émeut pas! et je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pu découvrir avec lui l'entre Russe ou les autres, s'il y en a davantage, qui viennent nous espionner dans notre patrie. Mais patience! on les découvrira tous comme Daniel Muller, et on les traitera comme lui... Je l'espère, monsieur, et je m'en réjouis d'avance. Et vous aussi, n'est-il pas vrai? Eh bien! vous ne répondez pas!

RAYMOND, depuis l'entrée du Général, et en écoutant le récit de Grandin, a donné les signes de la plus violente émotion; ici il semble prendre de l'empire sur lui-même, et dit :

Pardon, monsieur Grandin. Mais celui qui va périr, il approche, et quoique au fond de l'âme j'aime ma patrie autant et plus que vous peut-être, je ne puis me réjouir de la mort d'un homme.

GRANDIN.

Hein? Plait-il? vous dites...

Tous les yeux se sont tournés vers l'endroit indiqué par Raymond.

LOUISE.

Monsieur a raison, mon père. Voici ce malheureux... Que du moins il ne vous voie pas en marchant au supplice.

BENOIT.

C'est lui! Rentrez, ma mère, rentrez!

GRANDIN.

A la bonne heure, je le veux bien; je m'en vais. *(Il va pour sortir avec sa fille et les autres personnages, excepté Raymond. Les Soldats ont rebrousse chemin, et leur barrent le passage. On voit entrer Daniel Muller, et près de lui un des aides de camp du général. Grandin s'arrête en disant :)* Impossible! Malgré moi il faut encore que je me trouve face à face avec lui!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DANIEL MULLER, UN AIDE DE CAMP.

DANIEL, à l'Aide de camp.

Vous voyez bien, monsieur, que vos questions sont inutiles, et que vous n'obtiendrez rien de moi. Qu'on me fusille, je suis prêt. *(Regardant Raymond sans que les autres personnages puissent surprendre ce regard.)* Adieu à mes amis, mes compatriotes, mes complices, comme vous le dites, qui me vengeront, et que vous ne connaîtrez jamais, je l'espère. *(Se tournant vers Grandin.)* Adieu enfin à mes ennemis, à toi qui m'as perdu, toi à qui ma mort portera malheur peut-être. Tu t'es souvenu d'Austerlitz! eh bien, c'est mon dernier espoir, tu te souviendras aussi de la plaine de Grenelle. Adieu! adieu!

On l'emmène vers le fond du théâtre.

GRANDIN.

Qu'a-t-il dit, ô ciel! et me faut-il craindre cet horrible présage?

BENOIT.

Père Grandin!...

GRANDIN.

Non, ma conscience ne me reproche rien... j'ai fait mon devoir! j'ai fait mon devoir!

Fusillade au fond du théâtre; on voit tomber Daniel Muller; cri général sur le devant de la scène.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre très-simple; porte au fond, ouvrant sur le carré; portes latérales conduisant l'une à la chambre de Grandin, l'autre à celle de Louise. A gauche du spectateur, au premier plan, un piano-forté du temps et de très-petite apparence. A droite, en face, une croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANDIN, LOUISE.

Au lever du rideau, Grandin est assis dans une vieille bergère; pâle, abattu, et dans l'état d'un homme en convalescence; Louise, assise près de lui, sur un tabouret, tient un journal à la main.

LOUISE.

Voulez-vous que nous reprenions la lecture de ce journal, mon père?

GRANDIN.

Non, mon enfant, non; laisse-moi. Il fut un

temps où j'aurais pris plaisir à l'entendre, à suivre avec toi tous ces armements, ces préparatifs de guerre... je me serais rappelé avec joie, en écoutant, l'époque où j'étais moi-même sous les drapeaux; mais à présent, c'est à peine si je comprends un mot de tout cela. Les idées de gloire, de conquêtes ne me réveillent plus, moi, vieilli, malade, attristé de toutes parts.

LOUISE.

Mon père, je vous en conjure...

GRANDIN.

C'est que l'âme est l'esclave du corps, vois-tu, et la mienne est abattue, sans forces, sans courage...

LOUISE.

Oh! ne dites pas cela, mon père, ne dites pas cela; voyez, toutes mes frayeurs recommencent pour vous... vous que j'ai vu tant souffrir... Et n'est-ce donc pas assez, mon Dieu de cette cruelle maladie? trois semaines, presque un mois entier de fièvre, de délire...

GRANDIN.

Il est donc vrai, Louise, j'avais perdu la raison au point de ne plus te reconnaître, toi, mon enfant, ma fille chérie...

LOUISE.

Moi-même... vous me repoussiez, et j'en pleurais bien, allez!

GRANDIN.

Pardon, pardon, ma Louise.

LOUISE.

Vous appelez ma mère, ma pauvre mère, que j'ai vue il y a deux ans mourir entre mes bras.... vous disiez que vous vouliez la rejoindre, et vous ne songiez plus à moi, que vous alliez laisser seule sur la terre, et ni mes cris ni mes larmes ne pouvaient vous rappeler à vous-même, vous faire souvenir que j'étais auprès de vous et que j'étais votre enfant; et puis une pensée sombre, terrible, venait s'emparer de votre âme et en repousser toutes les autres: vous prononciez avec effroi le nom de Daniel Muller, ce soldat étranger qui est tombé sous nos yeux il y a un mois; le bruit des coups de feu semblait toujours retentir à vos oreilles, et vous répétiez sans cesse la dernière parole que cet homme a prononcée en marchant à la mort.

GRANDIN.

Oui... « Tu t'es souvenu d'Austerlitz, tu te souviendras de la plaine de Grenelle! » Tu te souviendras de la plaine de Grenelle! étrange impression que ce mot m'avait laissée... Eh! que me fait cette menace? qu'ai-je à me reprocher? qu'ai-je à craindre? rien, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oh! non, rien, mon bon père.

GRANDIN.

Mais on est si faible quand on souffre, quand on est malheureux!... et tu te rappelles que j'ai assisté malgré moi à cette exécution le jour même où j'avais perdu ma place... tout ça mêlé ensemble, vois-tu, ça suffit bien pour troubler le cerveau d'un pauvre invalide comme moi. Ma place! ne me cache rien, Louise, elle est perdue sans retour maintenant, et nous n'avons plus de ressources.

LOUISE.

Mais vous savez bien que l'arrêté du ministre ne vous est pas encore signifié; vous savez que votre général vous a promis de vous faire rentrer au bureau, de forcer monsieur Léonard à vous reprendre.

GRANDIN, avec amertume.

Oui... mon général... il avait promis aussi que la duchesse de Sérigny, sa sœur et ton ancienne amie de pension, viendrait te voir, t'annoncer le succès de ses démarches; mais ni l'un ni l'autre depuis ce temps-là n'a mis le pied dans cette pauvre demeure.

LOUISE, tristement.

C'est vrai.

GRANDIN.

Et monsieur Léonard n'aura pas fait comme M. le comte d'Erval, lui; l'ennemi aura tenu parole plus que le protecteur; il aura redoublé contre moi d'activité, de haine et d'imposture! déjà n'ai-je pas tu que dès le lendemain il s'était empressé de charger un autre provisoirement de mon service?...

LOUISE.

Un garçon de bureau surnuméraire, à qui, depuis longtemps, il avait promis votre emploi, et qui peut-être enfin va l'obtenir.

GRANDIN.

Oui... monsieur Jabotin... un plat valet, dont tout le monde, au ministère, redoute les médisances et les calomnies; il est laid, bossu, contrefait de toutes les manières, et il a l'âme encore plus hideuse que le corps... Oh! il était fait tout exprès celui-là pour devenir la créature de monsieur Léonard! il est tout simple que pour lui je sois sacrifié, que pour lui je n'aie plus de pain à donner à ma fille!... et tu veux que je me calme, Louise, tu veux que je ne sois pas désespéré!

LOUISE.

Oui, je le veux... oui, c'est au nom de ma mère que je vous le demande, que je l'exige... Avant peu, je l'espère, et sans le secours de personne, je pourrai, à force de persévérance et de courage, je pourrai vous rendre, mon père, une partie de ce que vous avez fait pour moi dans mon enfance.

GRANDIN.

Comment! que veux-tu dire?

On entend en ce moment, en dehors, un accord de flûte, sur un air d'opéra-comique de l'époque.

LOUISE, faisant un mouvement vers la fenêtre d droite, puis s'arrêtant.

Ah! c'est monsieur Raymond!

GRANDIN, souriant.

Notre voisin l'artiste! le musicien... brave garçon!... Mais continue, Louise, continue: avant peu, m'as-tu dit, tu espères...

LOUISE.

Pardon, c'est que j'aurais voulu d'abord demander à monsieur Raymond à quelle heure il pourra me donner aujourd'hui ma leçon de musique.... c'est presque comme cela que nous en convenons tous les jours.

GRANDIN.

Par la fenêtre?

LOUISE.

Il le faut bien... comme vous êtes malade, il craint de vous gêner par sa présence, et je lui dis votre heure.

GRANDIN.

Demande-lui la sienne! c'est déjà bien assez qu'il se dérange et qu'il veuille pour rien...

LOUISE, qui a couru ouvrir la fenêtre, se retourne vers Grandin.

Monsieur Raymond vous salue, mon père, et s'informe de l'état de votre santé... (*Parlant au dehors.*) Nieux, monsieur Raymond, beaucoup mieux. (*À son père.*) Voyez, comme il en a l'air satisfait.

GRANDIN, se levant et allant à son tour à la fenêtre.

Merci, voisin, bien obligé; tout de suite la leçon de ma fille, si ça vous convient.

LOUISE, avec joie, en refermant la fenêtre.

Tout de suite!... (*Elle traverse rapidement la théâtre, et va ouvrir son piano et préparer sa musique.*) Est-ce beureux, mon père, quand le ciel nous a frappés d'un côté, que de l'autre il ait semblé placer, comme par compensation, là, juste en face de nous, et dans ce petit hôtel garni, ce monsieur, qui, déjà la première fois qu'il nous rencontra, s'était d'abord montré si bon et si obligeant pour nous!...

GRANDIN.

Où, où, c'est fort benenx... Mais revenons à ce que tu me disais tout à l'heure... explique-moi...

LOUISE.

Comment je pourrai enfin réparer pour vous la perte de votre place... Eh bien, c'est justement à ces leçons de musique que je le devrai... Oui, monsieur Raymond me l'a dit, bientôt je pourrai professer à mon tour... ainsi, vous le voyez, nous ne sommes pas encore perdus et sans ressources, et c'est à lui que nous le devons...

GRANDIN.

A coup sûr... mais il ne faut être injuste ni ingrat envers personne... Nous devons beaucoup aussi à ce brave Étienne Benoit, dont tu ne parles pas.

LOUISE, avec un peu d'émotion.

Ah! Étienne... En effet... je l'oubliais. C'est vrai... mon ami d'enfance, mon frère... je savais bien qu'au jour du malheur il ne pouvait nous abandonner. (*Reprenant avec enthousiasme.*) Mais lui! lui, monsieur Raymond, un étranger de qui nous n'avions rien à attendre... Que de soins il a pris de vous! que d'égards pour votre position!... C'est lui qui vous a envoyé un médecin; c'est lui qui a bien voulu faire pour vous des démarches auprès de ces créanciers impitoyables dont nous redoutions tant la présence; grâce à lui, pas un n'est venu nous tourmenter pendant votre maladie... Et puis toutes ces petites douceurs si nécessaires à un convalescent, mais qui coûtent... et qu'il nous était impossible de nous procurer. Je le vois encore vous les apporter, pauvre jeune homme! avec un air embarrassé et une crainte de se voir refusé!... D'abord ce cordial si éber, ordonné par le médecin. Puis, lorsque vous allâtes mieux, ces deux bouteilles de vieux vin de Bordeaux.

GRANDIN, avec embarras.

Où, du cheu! Est-ce qu'il n'en reste plus?

LOUISE, sévèrement.

J'aurais dû vous gronder pour cela; vous avez profité hier au soir d'un moment de sortie... Aussi, vous avez passé une nuit agitée; c'est définitivement ne vous mènera à rien de bon, allez...

GRANDIN.

Voyons, voyons, mademoiselle grognon, est-ce fini? (*Lui tendant les bras.*) Veux-tu faire la paix et me pardonner bien vite!

LOUISE.

Oh! sur-le-champ, mon père. (*Elle va à lui, puis s'arrête. Il l'embrasse. Raymond entre au fond.*) Ah!... monsieur Raymond!

SCENE II.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, de la gêne, de l'embarras pour moi, mademoiselle!... est-ce que je ne suis pas de la maison? Est-ce que vous devez chercher à contraindre devant moi toute la tendresse que vous avez pour votre père?

LOUISE.

Oh! non!

GRANDIN.

Et vous ne parlez pas, mon cher voisin, de toute celle que je lui rends... Ma bonne Louise! mon ange gardien!... ma providence!... Depuis l'instant où nous avons perdu sa mère, où elle s'est trouvée seule auprès de moi pour me chérir, il n'y a pas de témoignages d'affection et de dévouement que je n'aie reçus d'elle... Aussi, je l'aime! je l'aime... Je ne sais pas, voyez-vous, monsieur Raymond, je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour elle!

RAYMOND, à part.

Très-bien, je profiterai de l'avertissement. (*Haut, en prenant machinalement le journal resté sur le petit guéridon.*) Vous lisez ce journal? quel de nouveau?...

GRANDIN.

Vous devez le savoir mieux que moi, puisque c'est vous qui avez l'obligeance de me les prêter quand vous les avez lus.

RAYMOND, souriant.

C'est juste.

LOUISE.

Une obligeance à ajouter à tant d'autres déjà.

RAYMOND.

Allons, mademoiselle... le voisinage en fait un devoir... et la vie ne doit-elle pas être un échange de services et de bon procédés? (*À Grandin.*) Eh bien! vous avez vu... de nouveaux armements... de nouvelles levées d'hommes, toujours! et toujours aussi enveloppés du même mystère!...

GRANDIN.

Le *Moniteur*, pressé de s'expliquer, répond que jusqu'à nouvel ordre, c'est le secret du gouvernement...

RAYMOND.

Hein! je crois le *Moniteur* un grand pré-somptueux!... Il y a toujours des confidents obligés, nécessaires, de ces mystérieux projets? et à comp sûr, les employés des bureaux où les travaux s'élaboront savent!...

GRANDIN.

Rien... rien. Pas plus que vous!... Songez donc que le travail s'éparpille dans tant de bureaux, qu'il en est de ça à peu près comme de... (*Cherchant.*) Voyons, que je vous l'explique bien.

LOUISE.

Craignez de vous fatiguer, mon père.

GRANDIN.

Comme d'une horloge, tenez, dont les rouages sont exécutés par dix mains différentes, mais qui ne viennent se réunir que sous la main d'un seul, et sans qu'aucun de ceux qui y ont contribué puisse pour cela rien concevoir à l'ensemble... Enfin, il n'y a peut-être en France que deux personnes qui tiennent jamais dans leurs mains le travail complet... l'empereur...

RAYMOND.

Et qui donc?

GRANDIN, soufflant.

Et moi... (*Ss reprenant.*) C'est-à-dire moi, en supposant que je sois encore garçon de bureau.

RAYMOND, à part.

Nous y voilà. (*Haut, en jouant l'ignorance.*) Vraiment, monsieur Grandin?...

GRANDIN.

Où, mon cher monsieur; l'empereur et moi, qui, sous la surveillance de M. Léonard, porte chaque mois le tout chez le relieur, rue de la Harpe, où nous l'attendons, où nous ne le quittons pas, jusqu'à ce que cela forme un volume, qui est alors remis à sa majesté.

RAYMOND.

En vérité? dans les mains d'un simple garçon de bureau, des secrets de cette importance!

GRANDIN.

Dame! c'est l'usage depuis des années... et du reste, on choisit pour cela un bonnet homme, un homme incorruptible... On n'irait pas confier cela à M. Jabotin.

RAYMOND, vivement.

Et bientôt, sans doute, mon ami, vous reprendrez votre service?

LOUISE.

Hélas! non, monsieur; vous savez bien...

GRANDIN.

Que je n'ai plus désormais de service à faire au ministère; que je suis remplacé...

JABOTIN, dans la coulisse.

Merci, madame Rigolard, je connais la porte, merci.

GRANDIN.

Et tenez, voilà mon successeur, monsieur Jabotin.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JABOTIN.

JABOTIN, entrant au fond.

Présent. Bien le bonjour, mon cher confrère, mademoiselle et la compagnie... Ehi ehi ehi! ça va mieux, n'est-ce pas? j'en suis bien aise.

RAYMOND.

Monsieur Jabotin!... (*A part.*) En effet, Léonard m'a parlé de cet homme... La singulière tournure!

JABOTIN, après avoir ri, reprenant un air sérieux, et allant à Grandin.

Eh bien, mon pauvre ami, mon infortuné camarade...

GRANDIN.

Eh bien, après? A ce ton de regret hypocrite, je me doute que décidément vous êtes porteur d'une mauvaise nouvelle... ma place est à vous, n'est-ce pas?

JABOTIN.

Pas encore; mais aujourd'hui, 31 du mois... Ah! dame, faut être juste; il y a assez longtemps que je suis surnuméraire, et j'espère enfin... Ehi ehi ehi (*Il rit en se frottant les mains comme font habituellement les bossus. Mouvement de Louise et de Grandin. Il reprend avec un air chagrin.*) C'est-à-dire, j'ai peur... Enfin, je suppose que ça ne peut pas tarder.

LOUISE, à part.

Ohi le vilain homme! je le déteste.

RAYMOND, avec ironie.

Ah! vous supposez et pourquoi supposez-vous, monsieur Jabotin?

JABOTIN.

Pourquoi? dame! la date... j'ai promesse que passé le 31, tout sera fini.

RAYMOND.

Eh bien, le 31... nous y sommes encore... Il faut attendre, monsieur Jabotin.

JABOTIN.

Nous chipotons pour bien peu de chose: une demi-journée, monsieur... je ne sais pas votre nom; sans ça je vous le dirais.

GRANDIN, avec mauvaise humeur.

Enfin, si vous n'avez rien de positif à m'annoncer, quel diable vous amène ici?

JABOTIN.

En passant... je me suis dit: Mon Dieu! si j'entrerais savoir des nouvelles de ce pauvre cher Grandin, et en même temps lui réclamer...

GRANDIN.

Quoi donc?

JABOTIN.

Des misères que vous avez oublié de rapporter au bureau, mais qu'il ne m'en faudrait pas moins remplacer de ma poche... faut être juste. (*Récapitulant sur ses doigts.*) Nous disons un canif, un grattoir à coulisse... un couteau à pa-pier... une règle...

LOUISE, *vivement.*

C'est bien, c'est bien, monsieur Jabotin; entrez avec moi dans la chambre de mon père, et je vais tout vous remettre.

JABOTIN.

Ah! la veste d'uniforme aussi!

RAYMOND, *vivement.*

Arrêtez, mademoiselle. Je répète que monsieur Jabotin s'est peut-être un peu hâté de faire toutes ces réclamations...

LOUISE, *regardant Raymond, étonnée.*

Comment?...

JABOTIN.

De quoi se mêle-t-il?... est-ce que ça vous regarde, monsieur... Je ne sais pas votre nom, sans ça je vous le dirais.

GRANDIN, *à Jabotin, avec colère.*

Allons, suivez-moi... venez chercher sans retard ce que vous me réclamez, et après...

JABOTIN.

Après...

GRANDIN.

Et après, débarrassez-moi de votre présence.

LOUISE.

Mon père... c'est moi...

GRANDIN.

Non, non, prends ta leçon pendant ce temps-là.

LOUISE.

Mais vous êtes encore si faible!

JABOTIN, *entraîné rudement par Grandin.*

Si faible! excusez! lâchez donc ma main, père Grandin... Si vous serrez comme ça quand vous êtes malade, ça doit être genti quand vous vous portez bien.

Tous deux sortent à gauche.

SCÈNE IV.

LOUISE, RAYMOND.

LOUISE.

Nous sommes seuls, monsieur Raymond, répondez-moi... ces paroles que vous venez de prononcer... et l'air de conviction avec lequel vous les avez dites... est-il donc vrai? qui peut vous faire croire que mon père reprendra son emploi?

RAYMOND, *lentement et en l'observant attentivement.*

Mon Dieu, mademoiselle, je disais ce que je désirais, ce que j'espérais, et voilà tout.

LOUISE, *tristement.*

Ah! voilà tout!... je ne dois plus compter que sur moi!

Elle marche vers le piano.

RAYMOND, *à part.*

Léonard devait être ici à onze heures... Qui peut le retenir?

LOUISE, *à son piano et tenant un papier de musique.*

Allons, monsieur Raymond, je suis prête... vous me l'avez dit, c'est avec cela que je rendrai du pain à mon père!

Elle se met au piano et exécute rapidement un prélude.

RAYMOND.

Voyons, commençons... Que chantez-vous d'abord?

LOUISE, *montrant un papier sur le pupitre.*

Cette romance que vous avez composée, le Barde scandinave.

RAYMOND.

Je suis à vos ordres... (*A part.*) C'est l'instant ou jamais d'accomplir mes desseins.

LOUISE, *chantant, en s'accompagnant sur le piano.*

Air nouveau de M. Falandry.

- » Au sein de la Scandinavie,
- » Vivait jadis un peuple heureux.
- » Soudain un conquérant fameux
- » A ses lois la rêve asservie!

(*Raymond devient involontairement pensif.*)

- » Pour lutter chaque bras s'arma...

LOUISE, *parlant.*

Eh bien, vous n'écoutez plus?

RAYMOND, *vivement.*

Pardon! une distraction...

Il répète avec énergie:

- » Pour lutter chaque bras s'arma!

LOUISE, *reprenant.*

- » Seul, un jeune Barde s'écrio,
- » Sur sa lyre qu'il accorda...
- » Point de flûtes alarmes,
- » N'employons d'autres armes
- » Que celles des amours;
- » À moi, dieu des amours,
- » J'implore ton secours.

REPRISE ENSEMBLE:

- » Point de folles alarmes, etc. » *

LOUISE.

Le second couplet, maintenant?

RAYMOND, *avec embarras.*

Permettez... avant d'aller plus loin... c'était là le motif de mes distractions... J'ai une question à vous faire, mademoiselle Louise, et je dois répondre à celle que vous m'adressiez au sujet de la place de votre père; car les deux questions se lient; la mienne deviendrait inutile si monsieur Grandin ne conservait pas son emploi.

LOUISE, *avec joie.*

Ah! cela est donc vrai... vous croyez...

RAYMOND.

Oui, je le crois fermement.

LOUISE, *se levant.*

Ah! pauvre père! s'il savait...

RAYMOND.

Ainsi je pars de ce point arrêté que votre père serait maintenu dans sa place, et alors...

LOUISE.

Ah! que le ciel vous entende!

RAYMOND, *souriant.*

Et alors, en ce cas, je vous demanderais...

* S'adresser pour la musique de cet air, qui se reproduit plusieurs fois dans l'ouvrage, à M. FALANDRY, boulevard Saint-Denis, 6.

LOUISE.

Ah! parlez, monsieur Raymond...

RAYMOND, d part.

Rappelons-nous bien la fable concertée avec Léonard. (Haut.) Un de mes amis intimes cherche en vain depuis longtemps à découvrir ce qu'est devenu son frère parti en qualité de volontaire il y a quelques années, et que plusieurs de ses camarades disent avoir vu tomber blessé à mort au siège de Tarragone; mais jugez de notre incertitude! d'autres prétendent avoir vu ce frère capitaine du génie en Allemagne; et nous avons eu beau faire des démarches et feuilleter ensemble l'Almanach impérial, tous les documents officiels, nulle part nous n'avons trouvé le nom du prétendu capitaine; eh bien, je me disais que peut-être, un jour que votre père eût été porteur des états de l'armée... N'est-ce pas demain justement que cela devait avoir lieu?... Louise, vous parlerez à votre père, n'est-il pas vrai?... aujourd'hui, aujourd'hui même... Je serai là, à ma fenêtre, attendant avec impatience un signal qui m'annonce que vous avez réussi.

LOUISE.

Un signal!

RAYMOND.

Où! vous n'auriez qu'à exécuter sur ce piano le refrain de notre romance, et ce serait me dire que je puis venir vous joindre auprès de votre père pour en causer avec lui... Oh! je vous en supplie, Louise, ne me refusez pas.

LOUISE.

Eh bien... mais continuons, je vous prie, ma leçon... je ne sais si je le pourrai dans le trouble où je suis... cependant...

RAYMOND, d part.

J'entends monter... c'est Léonard!... (Haut.) De grâce, mademoiselle, n'avez-vous point par là d'autre musique? celle-ci, vous la savez aussi bien que moi, et je n'ai plus rien à vous apprendre.

LOUISE, entrant à droite.

Eh bien! j'y vais... je reviens dans un instant, monsieur Raymond.

Pendant la sortie de Louise, l'orchestre exécute crescendo la dernière reprise de l'air. Entrée de Léonard.

SCÈNE V.

RAYMOND, LÉONARD.

Je ne me trompais pas; c'est lui! (Raymond ferme doucement la porte.) Venez, venez donc, et pas de bruit... ils sont là... Vous avez vu le général?

LÉONARD.

Je l'ai vu.

RAYMOND.

Eh bien?

LÉONARD.

Il exige que Grandin soit maintenu dans son emploi, ou bien il usera de tout son crédit pour me faire perdre le mien.

RAYMOND.

Je l'avais prévu.

LÉONARD.

Ce n'est pas tout: il faut pour le satisfaire que je vienne l'annoncer moi-même à son protégé... Quelle humiliation!... Mais ne craignez rien: je saurai me contraindre pour la réussite de vos projets.

RAYMOND.

C'est bien... oh! cette résolution du comte d'Ervail, que je connaissais à l'avance, ne m'a pas irrité moins que vous. J'eusse mieux aimé mille fois adopter votre plan, et me servir de votre homme.

LÉONARD.

De Jabotin... Je vous crois sans peine; j'étais sûr de celui-là: on eût été son maître avec un peu d'or, et c'est pour cela, pour cela surtout que je voulais le faire avancer, et lui donner la place de Grandin... mais lui... lui... impossible!

RAYMOND.

Difficile, du moins, et cependant j'espère encore...

LÉONARD.

Où! allez donc lui offrir de l'argent... Il vous refusera et vous livrera comme il a livré Daniel Muller.

RAYMOND.

Aussi ne pensez-je pas à le corrompre, lui; mais...

LÉONARD.

A le tromper... je comprends... et sa fille vous y aidera sans doute, n'est-ce pas, beau musicien de contrebande?... Je vois d'ici que ce pauvre Grandin va vous servir sans le savoir, et gratis.

RAYMOND.

Oh! je veux en parlant m'acquitter envers lui et lui assurer un avenir. Tenez, c'est vous, Léonard, qui remplirez mes intentions quand je serai loin d'ici... Ce portefeuille contient la somme que je vous ai promise, et vous y trouverez en même temps pour Grandin...

LÉONARD, prenant le portefeuille, et faisant un petit geste d'effroi.

Plus has! plus has! on vient...

Tous deux s'éloignent l'un de l'autre, à l'entrée de Louise. Léonard paraît entrer seulement en ce moment, et saluer Raymond.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISE, GRANDIN, JABOTIN.

LOUISE, entrant avec de la musique à la main. Tenez, vous choisirez, monsieur Raymond; j'ai pris tout ce que j'avais... (S'arrêtant avec effroi.) Monsieur Léonard!

LÉONARD.

Ma visite ne doit vous alarmer en rien, mademoiselle; mais pardon, en saluant monsieur, dès mon entrée, je cherchais à le reconnaître, et j'y suis maintenant: ce nom que vous venez de pro-

noncer... monsieur Raymond, un artiste... très-bien ! c'est cela !

GRANDIN, entrant en pliant une veste et se remettant à Jabotin.

Enfin, nous avons tout trouvé... la veste d'uniforme avec ça, et au plaisir de ne jamais vous revoir !

JABOTIN, occupé à fourrer d'une poche à l'autre grattoir, couteau et autres petits ustensiles de bureau.

Sans rancune, confrère ; mais il y a assez longtemps que je suis surmené...

GRANDIN, avec colère, en apercevant Léonard.

Qu'al-je vu ? vous, monsieur Léonard ! vous pouvez m'écrire, monsieur, sans ajouter par votre présence... Sortez ; je suis chez moi ici, et c'est moi qui vous chasse à mon tour... sortez !

Il s'avance vers lui avec colère, Raymond et sa fille le retiennent.

JABOTIN, se posant dramatiquement, un canif à la main.

N'advance pas ! je défends mon protecteur !

LÉONARD, prenant un air de bonhomie.

Merci, Jabotin ; mais cela est inutile... Je comprends très-bien, dans l'état des choses, l'emportement peu aimable pour moi de ce pauvre Grandin... que j'excuse... (mouvement de Grandin) puisqu'il doit penser naturellement que je viens pour...

JABOTIN, prenant un air piteux.

Pour lui confirmer la triste nouvelle... je l'avais préparé.

LÉONARD.

Au contraire, pour lui dire que demain il peut rentrer au bureau.

GRANDIN ET LOUISE.

Demain !

JABOTIN, stupéfait.

Plait-il, monsieur Léonard ? vous nous faites l'honneur de nous dire...

LÉONARD.

Que vous n'êtes, comme toujours, monsieur Jabotin, qu'un sot et un bavard.

JABOTIN, avec désespoir.

Et un surnuméraire !

LÉONARD.

Précisément. (Légerement embarrassé, et prononçant chaque parole avec effort.) Oui, c'est moi, moi-même... et de mon propre mouvement... moi qui... al reconnu que j'avais peut-être été un peu trop prompt, trop sévère envers vous, un père de famille et un honnête homme... (Tirant un papier de sa poche.) Aussi je me suis rendu chez le ministre pour reprendre mon rapport, et venir ici le déchirer à vos yeux.

Il le déchire ; mouvement de joie de Louise et de Grandin ; nouveau mouvement de désespoir de Jabotin.

JABOTIN, à part, en ramassant les morceaux du rapport.

Un rapport si bien écrit !

LOUISE, allant à son père, qui paraît épuisé de son émotion, et s'appuie sur le dos du fauteuil qui se trouve auprès de lui.

Remettez-vous, mon père ; il ne faut pas que le honneur vous rende malade maintenant.

JABOTIN, à part.

C'est moi qui en ferai une maladie.

GRANDIN, vivement.

Oh ! ne crains rien, mon enfant... c'était le premier mouvement ; l'effet ordinaire d'une secousse violente et imprévue... mais maintenant je me remets ; c'est singulier, la force m'est revenue tout à coup avec l'énergie !... Il me semble que je n'ai jamais été accablé ni malade... il me semble que je reprendrais mon service à l'instant même et sans me fatiguer...

LÉONARD, vivement, avec intention.

Non, non ; reposez-vous bien aujourd'hui encore... ce sera assez tôt demain.

JABOTIN, à part.

Je crois bien... ce sera trop tôt.

LÉONARD.

Si vous le pouvez toutefois...

GRANDIN, avec feu.

Je le pourrai, monsieur Léonard, je le pourrai !...

LÉONARD.

Vous savez que c'est demain le 1^{er}, une course un peu longue, rue de la Harpe ?

GRANDIN.

C'est précisément à ce devoir que je ne voudrais pas manquer !

LÉONARD.

Allons, c'est bien, je me retire... (S'approchant de Raymond, et le saluant.) Monsieur, j'ai l'honneur...

JABOTIN, marchant vers le fond.

Et moi aussi, j'ai l'honneur...

GRANDIN.

Un instant... un instant... avant de partir... restitution.

JABOTIN.

Plait-il ?

LOUISE.

En effet, dites donc, monsieur Jabotin...

GRANDIN.

Oni, oui, monsieur le trop pressé !...

JABOTIN.

J'ai quelque chose à vous, père Grandin ?

GRANDIN.

Nous disons... couteau à papier, canif, grattoir à coulisse, et la veste d'uniforme.

JABOTIN.

Ah ! c'est juste... voilà, voilà ! il faut rendre à César ce qui appartient... au père Grandin.

LÉONARD, se retournant vers Jabotin, après avoir parlé bas à Raymond.

Comment ! monsieur Jabotin, vous vous étiez permis...

JABOTIN.

Dam ! monsieur, vous m'aviez dit vous-même...

LÉONARD.

Taisez-vous! c'est vous qui mériteriez d'être destitué.

Il sort.

JABOVIN.

De surnuméraire! excusez, en v'là un drôle d'avancement!

GRANDIN.

Allons, tu n'as plus rien à moi... décampe.

JABOTIN.

On y va...

GRANDIN, *le mettant à la porte.*

Bonjour!

JABOTIN.

Bonsoir!

Sortie de Jabotin.

SCÈNE VII.

GRANDIN, RAYMOND, LOUISE.

RAYMOND.

Eh bien, mes amis, mademoiselle, ai-je été bon prophète?

LOUISE.

Oh! monsieur Raymond...

GRANDIN.

Si jamais il était en mon pouvoir de vous être utile à mon tour... Oh! mais qu'est-ce que je dis là? est-ce que c'est possible?

RAYMOND.

Que sait-on? cette parole je vous la rappellerai peut-être.

GRANDIN.

Je la tiendrais.

RAYMOND.

Je me retire. (*Bas, à Louise.*) Je vous laisse ensemble, mademoiselle, et j'espère avant peu... (*De l'œil il montre le piano; puis, s'adressant à tous deux, il reprend :*) Bonsoir, mes amis, bonsoir.

Il va pour sortir, Grandin le reconduit. Louise est demeurée pensive, sur le devant de la scène. Paraissent au fond sur le seuil M^{me} Benoit et son fils.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} BENOIT, ÉTIENNE BENOIT.ÉTIENNE, *sur le seuil.*

Ah! monsieur Raymond, serviteur.

TOUS.

Étienne! madame Benoit!

ÉTIENNE.

Voyez-vous, ma mère? j'étais sûr de le trouver ici... j'en suis enchanté!

Grandin va au-devant d'eux et leur serre la main.

ÉTIENNE.

Bonjour, bonjour, père Grandin; bonjour, Louise. Si vous saviez comme je suis heureux!

GRANDIN.

Et moi donc!

M^{me} BENOIT.

Oui, nous avons une bonne nouvelle à vous annoncer.

LOUISE.

Et nous aussi.

GRANDIN.

On m'a rendu ma place.

M^{me} BENOIT.

Ah! vraiment, père Grandin! quel bonheur!

ÉTIENNE.

Et nous, il nous est tombé du ciel... Mais d'abord, excusez, monsieur Raymond... c'est à vous surtout que j'avais quelque chose à dire... Je viens de chez vous... en face.

RAYMOND.

De chez moi!

ÉTIENNE.

Oui, pour m'acquitter envers vous, pour vous rendre...

Il lui présente un billet de banque.

RAYMOND.

Quoi donc?

M^{me} BENOIT.

Ces cinq cents francs qu'il y a un mois vous nous avez prêtés avec tant d'obligeance.

ÉTIENNE.

Que vous avez payés pour nous à monsieur Léonard notre propriétaire... Dieu merci, nous n'en avons plus maintenant de propriétaire.

M^{me} BENOIT.

La maison est à nous, bien à nous... un petit héritage... je vous contais ça, mes amis.

GRANDIN ET LOUISE.

Un héritage?

ÉTIENNE.

Prenez, prenez donc, monsieur; c'est argent-là vous appartient.

RAYMOND.

Mais, mon em...!

ÉTIENNE.

Oh! je sais bien que vous aviez le temps d'attendre, que peut-être vous ne m'en auriez jamais redemandé... et c'est pour ça que ça me fait tant de plaisir de vous le rendre...

RAYMOND.

Allons... je vous félicite de l'heureuse chance qui vous arrive, monsieur Benoit, et je ne veux pas troubler davantage les épanchements de votre joie, de votre amitié... monsieur Grandin... Mademoiselle... au revoir.

De nouveau il lui montre de l'œil le piano, salue et sort.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* RAYMOND.

ÉTIENNE.

Oh! Dieu merci... je ne lui dois plus rien... c'est argent-là me pesait sur la conscience. Et maintenant, mère, voyons, dites bien vite au père Grandin et à Louise ce que vous avez à leur dire.

LOUISE.

Comment ?

GRANDIN.

Parlez !

M^{me} BENOÎT.

Père Grandin, je viens décidément, et comme dit le *Monteur*, officiellement, vous demander la main de votre fille pour mon fils.

LOUISE, *d part.*

O ciel !

GRANDIN.

Et je n'ai rien à vous refuser, mère Benoît ; il y a trop longtemps que vous aviez ma parole... et celle de Louise ; n'est-ce pas, mon enfant ?

LOUISE, *avec émotion.*

Où, où, mon père... (*A part.*) Je suis toute tremblante.

ÉTIENNE.

Ainsi, c'est convenu, c'est entendu... tout de suite...

GRANDIN.

Ah ! diable, comme tu y vas, toi !

ÉTIENNE.

Où, dès aujourd'hui nous allons faire publier les bans ; du moins c'était arrangé comme ça avec ma mère.

GRANDIN.

Ah ! si c'était arrangé...

Il va à un petit secrétaire et en tire des papiers.

ÉTIENNE.

Que faites-vous donc ?

GRANDIN.

Eh bien, puisqu'il est convenu que nous allons faire publier les bans, il me semble que ces papiers...

LOUISE.

Mon père...

GRANDIN.

Ce sera ma première sortie.

ÉTIENNE.

Bravo ! père Grandin ; et en chemin, c'était encore arrangé avec ma mère, nous irons chez mam-selle Hortensia la couturière.

GRANDIN.

La fille au père Languedoc ?

ÉTIENNE.

Où, votre marchand de vin du coin de la rue Saint-Dominique.

M^{me} BENOÎT.

Nous irons commander à sa fille la robe de noc-es... de ma bru...

Elle embrasse Louise.

ÉTIENNE.

Allons, allons, dépêchons-nous...

LOUISE.

Déjà...

GRANDIN.

Où, je veux être de retour avant la nuit... Sans adieu, ma bonne Louise.

Il l'embrasse sous ?

ÉTIENNE, *lui baisant la main.*

Bonsoir, ma femme.

Sortie de Grandin, d'Étienne et de sa mère.

SCÈNE X.

LOUISE, *seule.*

Sa femme!... pourquoi donc à cette pensée éprouvé-je là une frayeur ? c'est la première fois. Étienne, l'ami de mon père, si bon, si dévoué ; lui qui a tant de droits à ma tendresse... Et cependant, lorsqu'il est si heureux de voir se réaliser les projets, les espérances de toute sa vie, lorsqu'il m'appelle sa femme, je suis triste, chagrine. Pourquoi ce changement, mon Dieu ! pourquoi ? (*Tournant lentement la tête vers la fenêtre de la rue.*) Ah ! peut-être ce que monsieur Raymond m'a prié de demander à mon père, et la promesse que je lui ai faite... Oui, c'est cela, sans doute, qui me trouble ainsi, qui me fait peur malgré moi... Monsieur Raymond ! je n'ose plus songer à lui... Je tremble de m'interroger, de me connaître moi-même... Enfin... (*On frappe doucement à la porte du fond.*) Qui peut venir ici, à cette heure ?

On frappe de nouveau, elle va ouvrir. Entre Julie, duchesse de Sérigny.

SCÈNE XI.

LOUISE, LA DUCHESSE.

LOUISE, *la reconnaissant.*

Ah ! madame la duchesse !...

LA DUCHESSE.

Ton amie, ta camarade... Je t'appelle Louise, appelle-moi donc...

LOUISE.

Ma bonne Julie.

LA DUCHESSE.

Où, Julie, comme à la pension, toujours... Ah ! ce fut la meilleure époque de ma vie...

LOUISE.

Comment ! toi si riche à présent... toi, une si grande dame...

LA DUCHESSE.

Eh ! c'est justement pour cela, ma pauvre Louise... Mais parlons de toi, de toi... et de ton père... Il va mieux, n'est-ce pas ? On lui a rendu sa place... Oh ! je le savais bien ; mon frère me l'avait promis... Et ce n'est pas tout... nous ferons mieux pour vous.

LOUISE.

Comment ?

LA DUCHESSE.

Avant peu le général pense obtenir pour ton père...

LOUISE.

Quoi donc ?

LA DUCHESSE.

Rien... J'oubliais que je dois vous faire la surprise demain, au milieu d'une fête, un bal que je donne, et auquel je viens vous inviter.

LOUISE.

Un bal!... une fête!... est-ce que nous pourrions y paraître? Songes-tu donc, Julie, à ce que vous êtes auprès de nous?...

LA DUCHESSE.

C'est le soldat d'Austerlitz et sa fille que j'invite... Et ton père, avec son vieux uniforme et sa croix, verra s'ouvrir devant lui toutes nos portes, et recevra bon accueil de tous nos convives.

LOUISE.

Cependant...

LA DUCHESSE.

Cependant.... tu hésites?... Je crois comprendre... ne te fâche pas... entre nous, point de gêne, point de façon... C'est une toilette de bal qui te manque...

LOUISE.

Non.

LA DUCHESSE.

Si fait... je m'en charge.

LOUISE.

Mais non, te dis-je; puisqu'on vient de commander ma robe de noces, et peut-être... en pressant un peu la couturière...

LA DUCHESSE.

Ah! vraiment? une robe de noces! tu vas te marier, et tu ne m'en disais rien... Conte-moi donc cela, mon enfant... Ton prétendu est-il bien, jeune, beau, riche?... Tu l'aimes, n'est-ce pas?...

LOUISE, troublée.

Oh! je le dois... Étienne d'une mon affection, tout mon attachement... Et puisque mon père le veut...

LA DUCHESSE.

Que dis-tu là? je te comprends, Louise... tu en aimes un autre?

LOUISE.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Oh! ne te marie pas, alors; obtiens de ton père qu'il renonce à ses projets... Tu serais trop malheureuse!

LOUISE.

Julie, de quel ton tu me dis cela... et tu pleures!...

LA DUCHESSE.

Eh bien... eh bien, oui, je puis t'ouvrir mon âme, Louise, lorsque je te demande de me laisser lire dans la tienne... Autrefois ne te confiais-je pas toutes mes pensées, tous mes bonheurs... et tous mes chagrins de jeune fille... eh bien, aujourd'hui que je retrouve mon amie, je lui dirai tout comme autrefois... oui, tu connaîtras le secret de ma tristesse, de ces larmes que je n'ai pu contenir en ta présence. C'est la volonté de l'empereur qui a fait de moi la femme d'un de ses chambellans, le duc de Sérigny, tu le

sais bien, puisque c'est à Saint-Germain que s'est fait notre mariage. Et moi... j'obéis sans me plaindre... Je crus que je pouvais sans peine accepter ma destinée, et pendant longtemps je m'efforçai d'être heureuse... Ah! c'est qu'alors je n'aimais personne; c'est qu'alors je ne l'avais pas vu, lui! lui qui devait par un pouvoir étrange, invincible, s'emparer de toute mon âme, de toute mon existence.

LOUISE, à part.

O mon Dieu! comme lui! comme lui!

Elle regarde du côté de la fenêtre à droite.

LA DUCHESSE.

Ah! tu ne peux concevoir, Louise, non, tu ne comprendras jamais quels tourments j'ai souffert! Il en est temps encore; que mon exemple te serve de leçon. Ton père est bon, et pour lui, ton bonheur est sacré... tu lui diras, Louise... tu lui diras qu'il faut aimer celui dont on consent à être la femme, ou que l'on se condamne à des regrets éternels, au malheur de toute sa vie.

LOUISE.

Oui, j'aurai ce courage, et j'en suis sûre, mon père ne cherchera pas à contraindre la volonté de sa fille.

LA DUCHESSE.

Allons, au revoir, Louise. Demain nous en causerons encore, et peut-être... mais j'y pense, il faut une lettre d'invitation, c'est de rigueur... je vais l'écrire...

Elle regarde autour d'elle et cherche ce qu'il faut pour écrire.

LOUISE.

Là... dans ma chambre.

LA DUCHESSE.

C'est bien!

Elle entre à droite.

LOUISE.

Je t'accompagne. (*En suivant la duchesse, elle s'arrête un instant devant la fenêtre qui est près de la porte à droite.*) O ciel! il est là! toujours là!... Il attend ce signal qui doit lui annoncer...

SCÈNE XII.

LOUISE, GRANDIN.

GRANDIN, reparaisant au fond, et s'approchant de sa fille.

Me voilà, Louise... Tout est fini, et ta robe de noces sera charmante.

LOUISE, allant vivement à lui, d'un air suppliant.

Ah! mon père, je vous en conjure...

GRANDIN.

Eh bien, quoi! tu ne me remercies pas? tu ne viens pas m'embrasser?

LOUISE.

Si fait, si fait, mon père... (*le câlinant*) mon bon père...

GRANDIN.

Après ? Je lis dans tes yeux que tu as quelque chose à me demander.

LOUISE.

Oui.

GRANDIN.

Quoi donc ?

LOUISE, *à part*.

Du moins j'obtiendrai pour lui ce service que mon père peut lui rendre, et qui lui est si précieux, à ce qu'il paraît.

GRANDIN.

Je n'entends pas...

LOUISE.

Mon père, promettez-moi que vous m'accorderiez tout ce que je vais vous demander.

GRANDIN.

Si c'est en mon pouvoir.

LOUISE.

Oh ! tout à fait.

GRANDIN.

Est-ce que j'ai rien à refuser à ma fille, à ma providence ?

LOUISE.

Jurez-le-moi.

GRANDIN.

Je te le jure... par ta pauvre mère !

LOUISE, *à part*.

Ma mère !... oh ! je suis sûre qu'il me tiendra parole, et monsieur Raymond peut venir maintenant.

Elle s'approche du piano, et d'un air indifférent exécute le refrain de la romance.

GRANDIN.

Que fais-tu donc ?

LOUISE.

Rien, rien, mon père...

Elle achève l'air sur le piano. La Duchesse rentre vivement et paraît très-agitée en entendant ce refrain.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Louise... Louise... qu'ai-je entendu ? cette musique... ce refrain...

GRANDIN, *avec surprise, et saluant*.

Madame la duchesse !

LA DUCHESSE.

Oui, moi-même, mon bon monsieur Grandin. (*Elle lui tend la main, il l'embrasse avec respect.*) Mais parie donc, ce refrain...

LOUISE.

C'est celui d'une romance que mon professeur m'a apprise.

LA DUCHESSE.

Ton professeur !

LOUISE.

Sans doute, et c'est lui qui en est l'auteur, paroles et musique.

LA DUCHESSE.

L'auteur !... que dis-tu ? c'est impossible !

LOUISE.

Et tiens ! justement, le voici lui-même.

Rentrée de Raymond. Il s'approche de Grandin et de sa fille, sans voir la Duchesse.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND.

Bonsoir, mon voisin... Pardonnez-moi l'importunité de ma visite, mais j'ai cru... (*Il se trouve face à face avec la Duchesse.*) O ciel !

LA DUCHESSE, *à elle-même*.

C'est lui ! c'est lui !

LOUISE, *à part, les regardant tous les deux*.

Qu'est-ce donc ?

GRANDIN, *à Raymond*.

Vous connaissez madame la duchesse ?

RAYMOND, *se remettant*.

Oui, oui, monsieur Grandin, j'ai cet avantage... je suis... son maître de musique.

GRANDIN, *à part*.

Il paraît que c'est le maître de musique de tout le monde.

LA DUCHESSE, *bas*.

Comment ! que signifie ?...

RAYMOND, *bas*.

Am nom du ciel, silence ! je vous expliquerai tout. (*Haut.*) Je savais que madame était ici, et je voulais avoir l'honneur de lui offrir la main jusqu'à sa voiture.

LA DUCHESSE, *à part*.

O mon Dieu ! donne-moi la force de me contenir. Tiens, Louise, voici ta lettre d'invitation. Louise se tait et les regarde toujours tous les deux avec la plus grande émotion. Grandin salue.

RAYMOND, *à demi-voix, à Grandin et à sa fille*.

A demain !

SCÈNE XV.

GRANDIN, LOUISE.

GRANDIN, *redescendant*.

Eh bien ! voilà les bans publiés... ça marche. Mais qu'as-tu donc, mon enfant ? comme ta main tremble ! comme tu es émue ! Eh bien, tu ne me dis rien de ce que tu avais à me demander ? Parle donc, je t'écoute.

LOUISE, avec tristesse.

A vous demander?... rien, rien, mon père... Je vous rends votre parole; seulement, avant de nous séparer, ce soir comme tous les autres jours, bénissez-moi, mon père, et priez le ciel pour que je sois heureuse.

Elle tombe à ses genoux.

GRANDIN.

Tu le seras... tu dois l'être, oui, ma chère Louise, toujours heureuse.

Il l'embrasse.

LOUISE, d part.

Jamais!

Elle marche vers la chambre à droite, Grandin vers la gauche, puis, au moment de disparaître, tous deux se retournent, Grandin regarde encore sa fille avec inquiétude, et Louise, fondant en larmes, vient se jeter dans ses bras.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe dans l'arrière-boutique du père Languedoc, marchand de vin. Vitrage au fond, deuxième plan; aux plans suivants, la boutique, et à l'extérieur, la rue Saint-Dominique. Portes latérales, celle à droite ouvrant dans un petit cabinet en saillie sur le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSIA, GARÇONS MARCHANDS DE VIN.

Au lever du rideau, Hortensia, assise près d'une table à gauche, est occupée à terminer une robe; près d'elle sont trois garçons marchands de vins, qui paraissent attendre ses ordres.

HORTENSIA, aux Garçons.

Entendez-vous? qu'on ne s'aperçoive pas de l'absence de mon père, et que tout le monde soit servi en conscience. Vous, Pierre, dans la grand'salle; vous, Michel, au comptoir, et vous m'appellerez quand il le faudra. Ah! Jacques, vous mettez dans les carafons le petit vin blanc pour le déjeuner des employés; il ne leur fera pas de mal, mon père l'a arrangé pour ça ce matin. Ce vin-là ne peut pas leur porter à la tête. Allez! allez! (*Sortie des hommes.*) Et maintenant, à mon ouvrage; car il faut que je mène toutes mes affaires de front, que je sois tout à la fois marchande de vin et maîtresse couturière. Heureusement j'attends une nouvelle ouvrière, un phénix, qui doit m'être envoyée par madame Camoin la garde-malade. Nous terminerons ça ensemble.

SCÈNE II.

HORTENSIA, JABOTIN.

Ici entre au fond Jabotin, portant un panier rempli d'une part de petits pains, et de l'autre de carafons de vin.

JABOTIN.

Serviteur à la belle Hortensia.

HORTENSIA.

Ah! monsieur Jabotin!

JABOTIN.

Oui, mademoiselle... Jabotin en personne naturelle pour vous servir si j'en étais capable. Hé! hé! hé! je me flatte que j'en suis capable.

HORTENSIA.

Laissez donc... un surnuméraire!

JABOTIN.

Un surnuméraire! On n'a jamais que ce mot-là à me jeter à la tête.

HORTENSIA.

Aussi pourquoi faites-vous le galant avec les dames?

JABOTIN, soupirant.

Pourquoi? Ah! belle Hortensia, pourquoi a-t-on un cœur et des yeux? Oh! des yeux! Ma parole d'honneur, quand je vous vois, il y a des jours où je voudrais être aveugle.

HORTENSIA.

Pour ne plus me voir? bien obligé.

JABOTIN, tendrement et soupirant encore.

Oui, pour ne plus vous voir; car il est impossible d'envisager la soie! sans être brûlé, à moins...

HORTENSIA, riant.

A moins d'être un aigle. Et comme vous n'en êtes pas un, monsieur Jabotin...

JABOTIN.

Elle a ri! fameux! j'ai de la chance. Belle Hortensia...

Il lui prend la taille.

HORTENSIA.

Taisez-vous donc! et allez-vous-en. Les employés attendent leur déjeuner.

JABOTIN.

Qu'ils attendent, belle Hort...

HORTENSIA.

Laissez-moi.

JABOTIN.

Du tout; je suis trop bien ici pour m'en aller, mon soleil; j'affronte tes rayons, je risque la brûlure.

Il veut l'embrasser.

HORTENSIA, lui donnant un soufflet.

Laissez-moi donc!

Jabotin porte vivement la main à sa joue en poussant un cri. Etienne Benoît entre au fond.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉTIENNE BENOIT.

ÉTIENNE.

Bravo ! bien touché !

JABOTIN.

Un témoin de mon outrage ? quelle humiliation !

HORTENSIA.

Bonjour, monsieur Étienne ; ça va bien, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE.

Très-bien. Et votre ouvrage ? la robe de noces de ma prétendue ?

JABOTIN.

Sa prétendue ! la fille à mon collègue !

HORTENSIA.

La voilà : avant ce soir elle sera prête.

ÉTIENNE.

Si tôt que ça ! J'espère que nous sommes en avance.

HORTENSIA.

Pas trop, puisqu'il faut que sa toilette lui serve aujourd'hui même.

ÉTIENNE.

Aujourd'hui ?

JABOTIN.

Eh ! oui, aujourd'hui. Comment, mon jeune ami, on ne vous en a pas prévenu ! Hé ! hé ! eh ! ce n'est pas gentil de la part de votre future.

ÉTIENNE.

Ab ça, mais quel conte me faites-vous là ? il faut trois semaines pour que les bans soient publiés. Ainsi notre mariage...

JABOTIN.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait, mon jeune ami ? Votre mariage ! on se marie dans trois semaines, et ça n'empêche pas d'aller au bal aujourd'hui en attendant la noce.

ÉTIENNE.

Au bal !

HORTENSIA.

Certainement, au bal. À telles enseignes que mamselle Louise va venir me voir tout à l'heure pour essayer sa robe.

ÉTIENNE.

Tout à l'heure, ici, Louise !

JABOTIN.

Elle est plus pressée que vous, qui disiez à l'instant : Si tôt que ça, est-il possible !... Elle trouve, elle, que ça ne sera jamais assez tôt. Après ça, je suis de bon compte, pour une jeunesse, c'est si naturel d'aimer la danse, et surtout la danse avec de certaines personnes !

ÉTIENNE.

Plait-il ?

JABOTIN.

Des généraux, des comtes, des chambellans, des maréchaux d'empire... et des artistes, des musiciens...

ÉTIENNE.

Des musiciens !

JABOTIN.

Où, l'ami de la famille en sera... monsieur Raymond.

ÉTIENNE.

Monsieur Raymond !

JABOTIN.

Certainement. Il paraît que c'est lui qui a fait avoir les lettres d'invitation.

ÉTIENNE.

Lui !

JABOTIN.

Un gaillard très-lancé dans le grand monde. On en jaseait ce matin au bureau. Où donc qu'il va prendre des connaissances comme celles-là ? qu'on disait... et pourquoi qu'il protège le garçon de bureau et sa fille ? pourquoi qu'il donne gratis des leçons de musique ? pourquoi... et patati, et patata, est-ce que je sais, moi ? des histoires, des contes, des suppositions, des potets, des vrais potets. Dieu merci, ça ne me regarde pas, je m'en lave les mains ; je ne me mêle jamais des affaires des autres.

ÉTIENNE.

Monsieur Raymond ! Ab ! ce n'est pas possible ! Pourquoi m'avoir caché...

JABOTIN.

C'est vrai ! au fait, pourquoi ?

HORTENSIA, d'Jabotin.

Chut !

ÉTIENNE.

Comment ! Le père Grandin !... Louise ! le lendemain même du jour où notre mariage a été arrêté...

JABOTIN.

Voilà ! le lendemain... C'est ce que je me disais entre cuir et chair.

HORTENSIA.

Et moi aussi, le lendemain... C'est affreux !

JABOTIN.

C'est abominable !

HORTENSIA.

Qu'est-ce que vous avez, monsieur Étienne ?

JABOTIN.

Est-ce que vous êtes malade, mon jeune ami ?

ÉTIENNE.

Oh ! je n'y tiens plus ! Je veux à l'instant, à l'instant même avoir l'explication de ce mystère. Adieu, adieu, mamselle Hortensia. (A Jabotin.) Et toi, si tu as menti, malheur !... Maudit bossu, je te redresserai les épaules.

Il sort en courant.

SCÈNE IV.

JABOTIN, HORTENSIA.

HORTENSIA.

Pauvre jeune homme ! il est jaloux, c'est sûr.

JABOTIN.

Il est furieux, c'est certain. Hé ! hé ! hé ! va donc ! va donc ! ça t'apprendra à crier bravo quand on me donne des soufflets !

HORTENSIA.

Eh bien ! quand partirez-vous, monsieur Jabotin ? Tenez, il est plus de midi, et c'est à dix heures que vos employés...

JABOTIN.

Doivent déjeuner, c'est juste. On ne peut pas les faire mourir de faim. Je vais leur porter leur nourriture. Mais c'est égal, ça va bien, ça va très-bien. Belle Hortensia, ce matin je me suis amusé... hé ! hé ! hé ! je me suis amusé comme...

HORTENSIA.

Comme un bœuf. Allez donc !

JABOTIN, *repoussant au fond.*

Ah ! à propos. Je reviendrai tantôt pour savoir si l'on a trouvé la robe bien faite.

HORTENSIA.

C'est bon, c'est bon. Allez-vous-en.

Elle lui ferme la porte sur le nez.

SCÈNE V.

HORTENSIA, puis RAYMOND.

HORTENSIA.

Quel insupportable hasard ! J'ai cru que je n'en serais jamais délivrée. Et cette ouvrière qui ne vient pas ! Oh ! n'importe ! s'il le faut, je finirai toute seule... du moment que j'ai donné ma parole...

Raymond paraît au fond du théâtre.

RAYMOND, *entrant.*

C'est ici... oui, c'est bien la maison que m'a indiquée Léonard.

HORTENSIA, *se levant au bruit.*

Quelqu'un ! (*Faisant de grandes révérences.*) Que demande monsieur ? que désire monsieur ?

RAYMOND.

Je désirerais, madame...

HORTENSIA.

Mademoiselle.

RAYMOND.

Eh bien, mademoiselle... je venais pour commander ici un dîner de quatre personnes.

HORTENSIA.

Très-bien, monsieur ; faites-vous servir... la maison est bonne... Demandez plutôt... Nous avons la pratique de presque tous les employés des ministères voisins... et il nous arrive de recevoir jusqu'à des commis de première classe et des chefs de bureau. Si monsieur veut écrire le menu ?

RAYMOND.

Oh ! pour cela, je m'en rapporte tout à fait à vous. Veuillez me faire la grâce de choisir, pour mes amis et moi, ce que vous trouverez de plus délicat et de plus fin... cela vous regarde, et vous vous en acquitterez sans doute beaucoup mieux que moi.

HORTENSIA.

Vous êtes bien bon, monsieur.

RAYMOND.

Vous avez ici un salon, une chambre isolée du reste de la maison, n'est-ce pas ?

HORTENSIA.

Non, monsieur, rien... rien que ce cabinet qui a une porte sur la rue de Belle-Chasse.

Elle montre la porte conduisant au cabinet à droite, dont l'intérieur est visible au public.

RAYMOND.

Ah ! c'est à merveille !

HORTENSIA.

Si vos amis ne veulent pas entrer de l'autre côté (*elle montre le fond*), vous savez, un marchand de vins... c'est un préjugé ; mais enfin, nous avons des personnes qui n'aiment pas qu'on les voie entrer chez un marchand de vins.

RAYMOND.

Je vous remercie.

Ici la Duchesse paraît au fond du théâtre, habillée en grisette.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à part, en reconnaissant Raymond.*

Ah ! j'en étais bien sûre, c'était lui !

HORTENSIA.

Ainsi, monsieur, c'est convenu, à quatre heures, si vous voulez...

RAYMOND.

Où, quatre heures, c'est convenu !

HORTENSIA.

Je vais donner mes ordres.

RAYMOND.

Et moi, je vais au devant de mes amis.

Il se retourne pour se diriger vers le fond. Embarras, frayeur de la Duchesse.

HORTENSIA, *arrêtant Raymond du geste.*

Tenez, par là, si c'est votre chemin.

Lui montrant le cabinet à droite.

RAYMOND.

En effet, c'est le plus court du moins ; au revoir, madame...

HORTENSIA.

Mademoiselle.

RAYMOND.

Où, mademoiselle !... Au revoir !

Il sort à droite.

SCÈNE VII.

HORTENSIA, LA DUCHESSE.

HORTENSIA, *la regardant sortir.*

Un jeune homme très-comme il faut, j'en suis sûre... et mon père n'aura pas à se plaindre qu'en son absence... (*En disant ces mots, elle a remonté la scène, et aperçoit la Duchesse.*) Ah ! qu'est-ce

ce que c'est?... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LA DUCHESSE, avec embarras.

Mademoiselle... je venais... je voulais...

HORTENSIA.

Ah! vous êtes peut-être l'ouvrière que j'attends, et qui m'est recommandée par madame Camoin la garde-malade?

LA DUCHESSE.

Oui, oui, précisément.

HORTENSIA.

C'est bien! c'est très-bien!... Vous venez un peu tard; mais enfin, si vous êtes active et intelligente, comme on le dit, vous allez réparer le temps perdu... *Essayez-vous-là et travaillez...* une robe de bal qu'il faut finir... on va venir l'essayer tout à l'heure; dépêchez-vous.

LA DUCHESSE.

Oui, mademoiselle.

HORTENSIA.

Eta'il vous manque quelque chose pour votre travail, la mesetière vis-à-vis, rue de Belle-Chasse...

Elle montre le cabinet à droite.

LA DUCHESSE.

Oui, mademoiselle.

HORTENSIA.

Allons, je reviens à l'instant... (*Regardant la Duchesse, qui, pour cacher son trouble, coud très-vite et sans regarder ce qu'elle fait.*) Ce n'est pas mal ce que vous faites là... vous savez coudre... ça se voit de reste, mais vous allez trop vite; faites-y attention.

LA DUCHESSE.

Oui, mademoiselle.

Sortie d'Hortensia.

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, seule.

Elle rejette la robe sur la table, et se lève vivement après la sortie d'Hortensia.

Que vient-il faire ici?... O mon Dieu! mon Dieu!... qu'éprouvé-je donc?... Hier, quand nous nous sommes rencontrés ensemble, dans cette pauvre demeure, auprès d'elle, mou ancienne amie de pension, Louise Grandin... ah! j'ai eu le courage de me contraindre, et il a pu croire que j'étais abusée par ses paroles, que j'ajoutais foi à ses mensonges... Oh! mais, lorsque je m'efforçais de sourire en lui disant adieu, comme je souffrais au fond de l'âme!... Et depuis, depuis, nous soupçons, mes tourments n'ont fait qu'augmenter encore... cette pensée, vainement je voulais la repousser... elle était là, toujours, toujours là... Et ce matin, je ne sais quel projet j'ai conçu de m'attacher à ses pas, d'observer toutes ses actions, toutes ses démarches... Ma tête! ma pauvre tête était brisée... j'étais folle, j'étais jalouse... J'ai pris ce costume, et cachée dans une voiture de place, je l'ai suivi, suivi jusque dans cette maison, où bientôt il va revo-

nir... Oui, à quatre heures... de toutes leurs paroles, c'est la seule que je sois parvenue à entendre... Quatre heures!... Mais je ne puis soupçonner encore pour quel motif...

On entend au fond dans la boutique la voix de Louise.

LOUISE.

En vérité! vous êtes prête... oh! je ne l'avais pas espéré.

LA DUCHESSE.

O ciel! cette voix!... (*Regardant vivement vers le fond.*) Louise!... Elle vient ici lorsque lui-même... Ah! peut-être mes pressentiments ne me trompaient pas!... j'étais raison d'être jalouse.

HORTENSIA.

Venez, venez, mademoiselle... vous allez voir.

LA DUCHESSE.

Ah! je reviendrai.

Elle entre dans le cabinet à droite, à l'approche de Louise et d'Hortensia.

SCÈNE IX.

HORTENSIA, LOUISE.

HORTENSIA.

Tenez, elle est là, votre robe; je l'ai laissée dans les mains d'une nouvelle ouvrière, et bientôt... Eh bien, où est-elle donc?... Mademoiselle! mademoiselle!... Ah! chez la mercière, sans doute... Oui, c'est cela, la porte de la rue est restée ouverte.

Elle s'éloigne par la droite, du côté où est sortie la Duchesse. La Duchesse est restée un instant dans la petite chambre, dont l'intérieur est visible au public; elle disparaît à l'instant où Hortensia se dirige de ce côté.

LOUISE, restée seule et pensive auprès de la robe de bal.

Cette fête, c'est sans plaisir que j'y vais maintenant... Julie, il la connaissait, lui... leur émotion que j'ai bien vue, et que je ne puis oublier... Je dirai tout à mon père.

HORTENSIA, après avoir regardé dans la chambre à droite, rentrant dans la salle où est Louise.

Elle ne revient pas. Allons, je remercie madame Camoin des ouvrières qu'elle m'envoie. Venez toujours, mademoiselle Louise... venez; je vais vous essayer votre robe, et d'ici à ce soir je ferai ce qui manque.

Elle a été prendre la robe sur la table, et indique à Louise la porte à gauche, au premier plan.

LOUISE.

Là?

HORTENSIA.

Oui, dans ma chambre. (*Louise entre à gauche, Hortensia va la suivre. Dans ce moment, entrent au fond Raymond et Léonard, qui donnent tous deux les signes d'une grande agitation, un Garçon les suit, tenant sur un plateau une carafe, deux verres et une bouteille. A leur en-*

trée, Hortensia se retourne.) Ah! c'est vous, monsieur; tout est commandé, et j'espère que vous serez content. *(Au Garçon.)* Pierre! un coup d'œil à la cuisine, mon garçon... Messieurs, votre servante... A quatre heures précises le dîner sera sur la table.

Hortensia rentre à gauche; le Garçon sort par le fond, après avoir posé tout ce qu'il portait sur une table à droite, et versé deux verres d'absinthe.

SCÈNE X.

RAYMOND, LÉONARD.

RAYMOND.

Ainsi, nous ne pouvons plus compter sur rien, Léonard; il ne viendra pas!

LÉONARD.

Impossible de le décider.

RAYMOND.

Soupçonnerait-il?

LÉONARD.

Où! non, non, sans doute; mais cet homme a sans cesse le mot devoir à la bouche!... Ah! tenez, voici toujours quelques notes générales que je suis parvenu à recueillir.

RAYMOND.

Donnez. *(Il parcourt les papiers que lui remet Léonard, puis les lui rend avec impatience.)* Je savais tout cela, ou à peu près... et ce sont des détails précis qui me sont nécessaires, indispensables; oui, il me les faut à tout prix, et quels qu'en soient les périls, il me les faut!

LÉONARD.

Allons, remettez-vous; tant d'agitation pourrait vous trahir... Tenez, asseyons-nous là, et parlons tranquillement... Et d'abord, n'hésitez plus à me confier toute votre entreprise, puisque nos intérêts sont les mêmes, puisque je suis résolu à vous servir... au péril de mes jours... expliquer-vous.

RAYMOND.

Eh bien!... eh bien, oui, Léonard, nous sommes unis désormais par un commun danger et par une haine égale contre Napoléon; nous n'avons plus qu'une seule pensée, un seul but, le renversement de celui qui veut asservir toute l'Europe... Écoutez-moi...

LÉONARD.

Parlez.

RAYMOND.

Depuis un an j'ai quitté mon pays, avec la ferme résolution de mourir ou de rapporter le chiffre exact de l'armée qui doit envahir la Russie, les noms des chefs qui la commandent, la force des régiments, l'état du mouvement des troupes, enfin tous les plans de Napoléon qu'il nous faut connaître pour les déjouer et les faire tourner contre lui-même... J'ai emmené avec moi quelques amis dévoués, dont l'un, ce pauvre Daniel Muller, est tombé il y a un mois à la plaine de Grenelle.

LÉONARD.

En effet, je me souviens... c'est de là que date notre connaissance.

RAYMOND.

Les autres sont toujours à mes ordres et je les attends... *(Regardant une horloge placée au fond du théâtre.)* Trois heures bientôt, et c'est à quatre heures notre rendez-vous... Eux aussi sont prêts à périr pour l'accomplissement de nos desseins; et moi, l'âme, le chef de tout ce vaste complot, je me montre audacieusement à la cour, et dans tous les cercles des hauts dignitaires de l'empire, qui ne voient en moi qu'un fou, le type de la légèreté et de l'insouciance, ne rêvant que fêtes, plaisirs et jolies femmes, bon seulement à échanger une romance ou à danser la mazurka... et ces dames elles-mêmes, dans les entretiens si frivoles en apparence que j'avais avec elles, n'ont jamais soupçonné le but caché de mes questions et l'impatience horrible que j'éprouvais au fond de l'âme; toutes se sont jetées sans défiance au-devant du piège qui leur était offert, et parlant légèrement, étourdiment, des graves occupations de leurs maris, elles ont livré sans le savoir à l'étranger les secrets de la France.

LÉONARD.

Que dites-vous?... Ah! ce plan si audacieusement conçu, exécuté jusqu'à ce jour avec tant de bonheur...

RAYMOND.

Ce plan, selon toutes mes prévisions, tous mes calculs, en était venu à son terme, et devait me donner aujourd'hui même tous les résultats que j'en espère... Oul, d'abord la duchesse de Sérigny, la sœur du comte d'Erval et la femme d'un autre confident intime de l'empereur, était devenue, entre toutes, l'objet de mes prévenances, de mes assiduités, et cette clef dérobée par moi dans son boudoir...

LÉONARD.

Cette clef...

RAYMOND.

Elle pouvait, elle peut à toute heure, par une issue secrète, m'introduire à l'hôtel de la duchesse, et j'espérais avant peu que mon adresse, et qui sait?... son imprudence, son amour, jetteraient dans mes mains des renseignements que je n'avais pas encore, lorsque je fis votre rencontre et celle de Grandin... Alors, alors, en apprenant qui vous étiez, l'un et l'autre, j'espérai bien davantage... pour moi, ce chemin devenait le plus court et le plus sûr... sans quitter l'autre tout à fait, je me jetai dans celui-là... Je laissai la brillante duchesse pour l'humble fille du garçon de bureau, et ce n'était pas assez qu'hier, en me trouvant tout à coup entre ces deux femmes, j'eusse échappé comme par miracle à un péril qui avait déjà failli renverser tous mes projets... Je vois aujourd'hui, je vois que Louise n'a rien dit à son père... enfin, que nous n'aurons pas ces papiers... et que ferai-je alors?... de quel front réparerais-je dans ma patrie?... Ah! j'aimerais mieux mourir!

oui, mourir !... eh ! qu'importe la vie d'un homme dans un complot tel que le nôtre ?... mais j'aimerais mieux mille fois le sort de Daniel Muller que la honte d'aller dire à mes compatriotes que j'ai échoué dans mon entreprise.

LÉONARD.

Eh bien, ne désespérons pas encore ; peut-être un dernier effort auprès de Grandin...

RAYMOND.

Oui, Léonard, un dernier effort ; vous me connaissez malteuant, et nous sommes trop avancés pour reculer. Je vous ai donné cent mille roubles pour me seconder : eh bien, je vous en offre deux cent, trois cent mille.

LÉONARD.

Trois cent mille roubles !

RAYMOND.

Mais aujourd'hui, aujourd'hui même, à moi les états de situation de l'armée.

LÉONARD.

Eh bien !... eh bien, aujourd'hui même... (A part.) Je les aurai, quand je devrais... je les aurai... A cent pas du ministère, au coin de la rue du Bac, cette maison en construction... le contre-maître qui dirige les travaux est un parent, un ami de Jabotin, avec qui je pourrai m'entendre... Sur trois cent mille roubles, quand il faudrait en donner vingt-cinq ou trente mille.

RAYMOND, à lui-même.

Que dit-il ?

LÉONARD, toujours à part.

Et alors, Grandin incapable de continuer sa route, et moi, seul dépositaire...

RAYMOND.

Eh bien, à quoi pensez-vous donc ? et quel est le projet que vous méditez, Léonard ?

LÉONARD.

Rien !... un moyen d'en finir et sur-le-champ. (Ici trois heures sonnent.) Dans une heure, au moment même où vos amis viendront ici vous rejoindre... Grandin et moi, nous sortons ensemble et je suis à vous.

RAYMOND.

Avec les registres ?

LÉONARD.

Avec les registres... (A part.) Grandin, malheur à toi !... je n'ai pas oublié tes insultes... je fais ma fortune et je me venge... malheur à toi !

RAYMOND.

A bientôt !

LÉONARD.

Dans une heure, c'est venu.

SCÈNE XI.

RAYMOND, seul.

Il paraît certain de réussir, mais comment ?... Ah ! je n'ose plus le croire... lorsque Louise me manque de parole, elle, la seule personne au monde qui fût capable de décider Grandin ; elle dont l'amour, la confiance auraient fait réussir

tous mes projets... sans cette visite de la duchesse...

Ici, la Duchesse, toujours en grisette, reparait dans le cabinet à droite.

SCÈNE XII.

RAYMOND, LA DUCHESSE, derrière le cabinet à droite ; HORTENSIA et LOUISE reparaissent à gauche.

LA DUCHESSE.

L'heure approche, et malgré moi je reviens... HORTENSIA, rentrant à gauche, suivie de Louise.
Je vous le promets, mademoiselle, avant ce soir.

LOUISE.

Allons, j'y compte, et je vous remercie.

RAYMOND.

Louise ! C'est elle, la voilà !...

LOUISE.

O ciel ! monsieur Raymond.

HORTENSIA.

Tiens ! ils se connaissent !...

LA DUCHESSE, à part, dans le cabinet de droite.
Ensemble ! ensemble !

RAYMOND, à Louise.

Oh ! restez, je vous en conjure, ne me fuyez pas, mademoiselle ! (A part.) Peut-être il en est temps encore... Restez, j'ai tant de choses à vous dire... (A HORTENSIA.) Mademoiselle... d'un instant à l'autre, mes amis...

HORTENSIA.

C'est juste ; je vais faire mettre le couvert. (A part.) Monsieur Raymond... C'est le jeune homme dont parlait Jabotin ! Pauvre monsieur Étienne ! Elle sort.

SCÈNE XIII.

RAYMOND, LOUISE, LA DUCHESSE, dans le cabinet à droite.

RAYMOND.

Louise, vous n'avez rien fait pour obtenir de votre père le service que j'attendais de lui.

LA DUCHESSE, à part.

Que dit-il ?

LOUISE.

Il est vrai, monsieur.

RAYMOND.

Et le motif qui a pu causer votre colère, et me faire perdre votre amitié ; vous n'auriez jamais la franchise de me le dire, vous ; mais moi... moi... je l'ai deviné, mademoiselle.

LOUISE.

Comment ! le motif... je ne puis comprendre...

RAYMOND, à

Hier, cette noble dame, mon écolière comme vous, et que j'ai rencontrée dans votre demeure... Avouez-le, c'est depuis cet instant que vous êtes triste, que tout bas vous m'adressez des reproches... Ah ! rendez-moi plus de justice, Louise, et dites-vous surtout, je vous en supplie, dites-

vous que si je tiens à gagner à tout prix une position, de la renommée, de la fortune, c'est pour vous, pour vous seule...

Pendant la fin de cette tirade, la Duchesse a quitté le cabinet, et elle entre dans la salle; elle regarde et écoute, et paraît prête à s'avancer vers les deux autres personnages; au même moment, Étienne a reparu au fond du théâtre, et il écoute comme la Duchesse, mais sans la voir. Elle est à gauche, du côté opposé à la chambre qu'elle vient de quitter. Étienne sur le seuil, au fond.

SCÈNE XIV.

RAYMOND, LOUISE, BENOIT, LA DUCHESSE.

LOUISE.

Est-il vrai? Ah! monsieur Raymond, vous ne me trompez pas!

RAYMOND, avec effort.

Non, je vous le jure.

LA DUCHESSE, à elle-même.

Ohi l'infâme. (Elle fait deux pas en avant. Benoit a marché plus vite qu'elle, et touche presque les deux autres personnages, qui ne le voient pas encore. La duchesse recule vivement en arrière, et disparaît derrière les rideaux de la fenêtre, à gauche.) Ah! quelqu'un!

SCÈNE XV.

LOUISE, RAYMOND, BENOIT.

LOUISE.

Mais j'oubliais... Non, laissez-moi, monsieur, laissez-moi... Je ne dois pas vous entendre, je ne puis être votre femme; un autre...

RAYMOND.

Un autre... Ah! ne me dites pas cela... votre père voudra-t-il vous sacrifier... Moi-même, je lui parlerai... car je n'ai plus rien à vous cacher maintenant; c'est pour moi que j'érèdais de votre père cette obligation à laquelle est attachée ma destinée... la vôtre, et je suis enfin décidé à tout lui dire... à l'instant, à l'instant même... il faut que je le voie, que je lui parle... que je lui parle, Louise... de notre mariage...

LOUISE.

Notre mariage! est-il possible!

RAYMOND.

Vous me promettez qu'il viendra, n'est-ce pas?

LOUISE.

Je vais l'en prier, monsieur Raymond.

ÉTIENNE BENOIT, s'avançant.

Prenez mon bras, mademoiselle... je vais vous conduire jusqu'à lui.

LOUISE, avec effroi.

Étienne!

RAYMOND.

Il était là!

ÉTIENNE.

Je vous attenda...

LOUISE.

Monsieur Étienne, croyez...

ÉTIENNE.

Rien, pas un mot, je ne vous demande rien, vous ne m'aimez pas, ça devait être... Je me l'étais dit souvent, et j'ai eu tort de ne pas me le dire toujours... Qu'est-ce que j'avais pour plaire, moi? mon amour et ma franchise! qu'est-ce que cela auprès des moyens de séduction que d'autres ont pu employer?

RAYMOND.

Mais monsieur, je vous prie...

ÉTIENNE.

Je ne vous parle pas. Suivez-moi, Louise... je ne puis oublier malgré tout que je suis votre ami d'enfance, votre frère, et je ne dois pas souffrir que vous restiez plus longtemps ici avec...

RAYMOND.

Oh! c'en est trop, ce langage...

ÉTIENNE.

Je ne vous parle pas... et vous perdriez votre peine à vous mettre en colère; je ne m'y mettrai pas contre vous, moi... Dans ce temps-ci, même quand il est désespéré, même quand il ne tient plus à la vie... un honnête homme ne la risque pas dans une querelle; il y a d'autres moyens de la perdre, monsieur... C'est les étrangers, c'est les Russes qui me payeront tout ça. Venez, venez, Louise.

Il sort avec elle.

SCÈNE XVI.

RAYMOND, HORTENSIA, LES GARÇONS.

RAYMOND.

Les étrangers! les Russes!... Allons, on nous déteste bien en France... Il est trop juste que cette haine soit partagée...

Entre Hortensia, entourée de trois ou quatre Garçons, portant des assiettes, des plats, des bouteilles, etc., et allant tout préparer dans le cabinet à droite.

HORTENSIA, aux Garçons.

Allons, allons, dépêchez-vous; ce qui se passe dans la maison ne vous regarde pas... (A Raymond.) Monsieur, vos amis peuvent venir quand ils voudront...

RAYMOND, sortant de sa rêverie.

Je vous remercie, mademoiselle. (Ici quatre heures sonnent à l'horloge placée dans la salle. Raymond tre-saile.) Ah! quatre heures!

HORTENSIA.

Vous voyez... je suis de parole...

RAYMOND, à lui-même.

Voici l'instant où ils vont venir... Ah! plus le moment approche, et plus j'éprouve là une émotion... l'incertitude... c'est affreux! Qu'importe après tout? quel qu'il arrive... je ne tomberai pas vivant au pouvoir de mes ennemis. (Ici, grand bruit à l'extérieur.) Quel est ce bruit? que se passe-t-il donc?

CRIS d'intérieur.

Du secours ! du secours !

Hortensia et ses Garçons sortent vivement par le fond, se dirigeant vers le côté d'où viennent les cris. Raymond va les suivre. Léonard rentre au fond, pâle comme la mort, et tenant une écorneille de papiers.

SCÈNE XVII.

RAYMOND, LÉONARD.

LÉONARD.

Tenez, ces papiers, les voilà.

RAYMOND.

O ciel ! comment sont-ils en votre pouvoir ?

LÉONARD.

Prenez, prenez donc, puisque le hasard me les livre !

RAYMOND.

Le hasard !... Ah ! malheureux, qu'avez-vous fait ?

LÉONARD.

Je vous ai tenu ma parole.

RAYMOND.

Mais Grandin... qu'est-il devenu ?

LÉONARD.

Que sais-je ? Ne l'avez-vous pas dit : qu'importe la vie d'un homme dans un complot tel que le vôtre ? Venez, fuyons ; nous n'avons pas un instant à perdre.

Ils vont pour sortir par le fond. Entre Grandin entouré de peuple.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GRANDIN, LOUISE, HORTENSIA, PEUPLE, ETC.

GRANDIN, allant à Léonard.

Ah ! c'est vous... Dieu soit loué... vous avez pris ces papiers ; j'avais bien peur qu'ils ne fussent perdus dans la bagarre... mais enfin, je les tiens, et je ne le lâche plus. (*Se retournant vers le peuple.*) Rassurez-vous, mes amis... rassurez-vous... Et toi, surtout ma fille... tu vois bien que j'en ai été quitte pour la peur... Ah ! monsieur Raymond, c'est vous, figurez-vous... Je suivais tout droit mon chemin, sans faire attention à cet échafaudage... là-has... sous lequel j'allais passer. Je voyais bien que depuis un instant monsieur Léonard ne marchait plus à côté de moi... Mais je me disais : c'est tout simple, un supérieur ça tient son rang, sa dignité, ça ne marche pas côte à côte avec un garçon de bureau... quand tout à coup, j'entends une voix qui m'appelle... c'était ma fille... Je cours bien vite pour l'embrasser... Il était temps de changer de place car l'échafaudage tombe avec un fracas épouvantable juste à l'endroit que je venais de quitter... et comme toujours c'est elle, c'est ma Louise qui m'a sauvé. Oui, sans toi, ma pauvre enfant, j'étais écrasé net... Quand je te disais que tu étais ma providence...

LOUISE.

Mon bon pèral

Pendant tout ce récit, Léonard paraît en proie à l'effroi le plus violent ; Raymond le suit des yeux, comme s'il devinait avec horreur le crime de Léonard.

GRANDIN.

Par malheur, tout le monde n'a pas échappé comme moi... Il y a un pauvre diable d'ouvrier... Tenez, je crois qu'il est un peu de votre connaissance, monsieur Léonard... un contre-maitre, un cousin de Jabotin, Pierre Durand... Il paraît qu'il était resté seul sur les échafaudages... après l'heure des travaux, malgré la défense des bourgeois, et pardieu ! il a payé bien cher sa désobéissance, il a été entraîné par la chute de l'échafaudage, et maintenant...

LÉONARD.

Eh bien ?

GRANDIN.

C'est là ce qui m'a fait oublier jusqu'à ces papiers que j'avais sous le bras... je les ai lâchés pour aller le secourir... Pauvre homme ! quand je me suis approché de lui, il me serrait la main, il me criait : Grâce ! grâce ! pardonne-moi... Lui pardonner quoi donc ? lorsque j'étais sauvé, et lui... et puis il a prononcé votre nom, monsieur Léonard...

LÉONARD, avec terreur.

Mon nom...

GRANDIN.

Et puis enfin...

LÉONARD, de même.

Enfin...

GRANDIN.

Il est mort !

LÉONARD, à part.

Ah ! il est mort !

GRANDIN.

Tu comprends, mon enfant, pourquoi je ne puis être bien joyeux à l'instant même où tu viens de me sauver la vie... Allons, allons, laisse-moi ; à ce soir !

LOUISE.

A ce soir

HORTENSIA.

Venez, venez, mademoiselle.

GRANDIN.

Dites donc, mademoiselle Hortensia, en la reconduisant, ne passez pas du côté de la rue du Bœuf ; je sais bien que ça n'arrive pas deux fois de suite mais c'est égal, je serai plus tranquille... Bonsoir, bonsoir !

Tout le monde se retire, hors Grandin, Léonard et Raymond.

SCÈNE XIX.

LÉONARD, GRANDIN, RAYMOND.

GRANDIN.

Pardon, monsieur Léonard ; je tremble encore un peu en pensant à ce malheureux qui vient de

monrir à deux pas de moi... mais c'est égal... le trajet est bon d'ici à la rue de la Harpe, et la nuit vient si vite dans cette saison-ci... me v'là prêt!

LÉONARD, *le retenant.*

Non, reposez-vous, et tenez, un verre de vin pour vous remettre.

Il lui montre le cabinet à droite, et l'invite à y entrer.

GRANDIN.

Du vin... non, je ne veux pas boire aujourd'hui, je l'ai promis à ma fille; et puis, vous savez bien que dans votre rapport au ministre vous avez dit que j'étais un ivrogne.

LÉONARD.

Obl vous y pensez encore!

GRANDIN.

Vous aviez raison, je l'étais... mais je ne veux plus l'être... un verre d'eau si vous voulez; mais pas autre chose.

LÉONARD.

Un verre d'eau, soit!

Il fait passer devant lui Grandin, qui entre dans la petite pièce.

RAYMOND, *bas à Léonard.*

Allons! de lui nous n'obtiendrons rien... rien!

LÉONARD, *montrant une fiole.*

Patience! j'ai pensé à tout... quelques gouttes d'opium... obl quelques gouttes seulement...

Ils entrent dans le cabinet; Léonard prenant la gauche de Grandin, et Raymond la droite. Grandin s'est versé un verre d'eau.

RAYMOND, *lui prenant la main.*

Pauvre père Grandin!

LÉONARD, *qui a versé pendant ce temps dans le verre de Grandin.*

Eh bien! buvez donc!

Il boit.

RAYMOND.

Quel bonheur que vous ayez échappé à ce danger...

GRANDIN.

C'est singulier; j'ai encore plus soif qu'auparavant.

LÉONARD.

Eh bien, buvez encore, ça ne vous portera pas à la tête.

Il lui fait boire un second verre.

GRANDIN.

C'est ce qu'il faut.

LÉONARD.

Et maintenant encore un instant de repos... Que diable! nous ne sommes pas pressés.

RAYMOND.

Oui, puisque vous vous trouvez là, dînez avec nous.

GRANDIN.

Obl non, non, le devoir... le devoir avant tout. (Il se lève, et retombe malgré lui sur sa chaise. Pendant ce temps, la nuit a commencé à venir, et les Garçons ont apporté de la lumière dans la petite pièce à droite dont Léonard a refermé la

porte au verrou. Cette pièce seule est éclairée et fait contrasta avec le reste du théâtre. C'est étrange... Est-ce que mes jambes voudraient encore refuser le service?

LÉONARD.

Qu'importe! nous pouvons attendre.

RAYMOND.

Asseyez-vous, asseyez-vous encore, mon ami...

GRANDIN.

Obl non, non, je ne veux pas, je ne veux pas. (Il se lève encore, puis retombe.) Mon Dieu! mon Dieu!... ces papiers... à moi... à moi... je ne veux pas... non... à moi!

Il s'endort tout à fait; Raymond et Léonard se regardent avec inquiétude.

RAYMOND.

Ah! ses yeux se ferment!

LÉONARD.

J'en étais sûr! un sommeil de plomb qui doit durer au moins deux heures...

RAYMOND.

Nous aurons le temps... (On entend frapper doucement à l'extrême droite, du côté de la rue de Belle-Chasse.) Ah! nos amis! (Léonard va ouvrir; entrent mystérieusement deux hommes que Raymond fait asseoir, et qui tirent de leurs poches da quoi écrire.) Placez-vous là, nous n'avons pas une minute à perdre... Écrivez!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, AFFINÉS DE RAYMOND.

Raymond tient plusieurs papiers; avec l'un, il dicte à un des hommes placé en avant des autres à l'extrême droite; avec le second, il dicte à Léonard placé en avant, du côté opposé, à quelques pas de Grandin endormi.

RAYMOND, *dictant d'abord à droite.*

« Artillerie impériale à pied, neuf régiments; » treize bataillons du train d'artillerie. (Dictant » à gauche, à Léonard.) A l'aile gauche, le prince » de Schwartzenberg commandant trente-quatre » mille Autrichiens; Jérôme Bonaparte, soixante- » dix-neuf mille Polonais et Saxons; Murat, soixante » mille Bavares et Italiens. (Léonard au milieu du » théâtre, pendant que tous sont occupés à » écrire.) « Les meilleurs soldats sont en Espagne; » les régiments trop souvent recrutés manquent » d'ensemble, ne se connaissent pas entre eux; le » premier rang masque la faiblesse des deux autres, qui bientôt, faute d'âge et de santé, peuvent succomber dans les premières marches. » L'HOMME DE GAUCHE, *répétant les derniers mots qu'il vient de copier.*

Treize bataillons...

L'HOMME DE DROITE.

Autrichiens, trente-quatre mille...

LÉONARD.

Bavares et Italiens, soixante mille...

Raymond va reprendre sa dictée; dans ce moment, Grandin fait un mouvement et paraît agité par un

songe pénible. Mouvement d'effroi des autres personnages.

GRANDIN, *révolté*.

Ma fille!... pauvre Louise!... adieu!... plaine de Grenelle!... Adieu!...

Il s'est levé comme par un mouvement convulsif, et ses yeux s'ouvrent un instant; alors les quatre copistes tirent des poignards, et s'avancent vers Grandin. Raymond s'élance entre eux et lui; puis les yeux de Grandin se ferment, et il retombe profondément endormi. Moment de silence des autres personnages. On lui met la main sur le cœur comme pour s'assurer s'il dort réellement. La dictée recommence à voix basse.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, dans le cabinet de droite, LA DUCHESSE, sortant de la chambre de gauche.

LA DUCHESSE, *entrant*.

Me voilà seule! avertis... non, pas de ce côté, je pourrais être vue... par la rue de Belle-Chasse. (*Elle marche vers la pièce à droite, et met la main sur le bouton de la porte.*) Fermée!

RAYMOND, *dictant à droite*.

« Trente-quatre régiments de ligne, quatre légions polonaises, un régiment d'Illyrie, un régiment espagnol commandé par Joseph Napoléon... »

LA DUCHESSE, *écoutant*.

O ciel! qu'ai-je entendu?... c'est sa voix... Que se passe-t-il donc?

RAYMOND, *dictant à Léonard*.

« A l'extrême gauche, devant Tilsitt, Macdonald » ayant sous ses ordres trente-deux mille Prussiens et Bavares. » (*Se parlant à lui-même avec un enthousiasme mêlé de terreur.*) Ainsi, dans ce plan gigantesque, les enfants de la Prusse, de l'Autriche, de l'Espagne, doivent verser leur sang pour le vainqueur de Wagram, d'Iéna et de Madrid. Ainal Rome faisait servir les soldats des pays conquis à asservir le reste du monde!

LA DUCHESSE.

Trahison! trahison!... et c'est lui, lui!... Ah! la force m'abandonne!

Elle s'évanouit.

RAYMOND va tour à tour à chacun des copistes, examine leur travail et paraît les exciter à continuer; lui-même, revenant sur le devant du théâtre, prend quelques notes.

Et maintenant à nous les secrets de Napoléon, à nous les plans de cette campagne de Russie qui devait nous écraser et nous perdre!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, HORTENSIA, JABOTIN.

Ici entrent au fond à gauche, Jabotin et Hortensia, qui tiennent un bougeoir à la main.

JABOTIN.

Eh bien, mademoiselle Hortensia, a-t-on trouvé la robe bien faite?

HORTENSIA.

Taisez-vous donc, monsieur Jabotin; vous êtes teigneux le même... il y a du monde dans cette chambre...

Elle montre le cabinet à droite.

JABOTIN.

Du monde!

HORTENSIA.

Oui, et tenez, précisément, ce monsieur Raymond dont vous m'avez parlé, figurez-vous... (*Ils se sont approchés et aperçoivent la Duchesse.*) Ah! mon Dieu! une femme évanouie!

JABOTIN.

Une jolie femme, ma foi!

HORTENSIA.

Mais on viendrait de tantôt... comment se fait-il?...

En disant ces mots, elle s'est mise à genoux près de la Duchesse, et lui donne des secours.

JABOTIN.

Silence donc! la voilà qui revient!... superbe femme!... Elle n'est pas du quartier; je connais toutes les belles femmes du quartier.

LA DUCHESSE regarde partout puis ses yeux se fixent sur la petite porte à droite.

Ah! je me souviens... (*Revenant près d'Hortensia et de Jabotin, leur prenant la main et les conduisant jusqu'à la porte.*) Tenez! là! là! regardez, écoutez... il y a des destins de la France!

HORTENSIA.

Plait-il?

JABOTIN.

Qu'est-ce qu'elle dit?... elle est folle... mais c'est égal, écouter, regarder, ça me va, ça me va parfaitement. (*Il regarde par la serrure.*) Ah! mon collègue le père Grandin!... et près de lui monsieur Léonard... et puis un jeune homme...

HORTENSIA.

Monsieur Raymond le musicien.

LA DUCHESSE, *avec force*.

Non, un étranger, un Russe, le comte de Romanoff.

JABOTIN, *s'écriant*.

Ah! bah!

LA DUCHESSE.

Silence!

RAYMOND, *reprenant vivement sa dictée à droite*.
« Cent trente régiments d'infanterie de bataille, » quatre régiments de cuirassiers, trente dragons, trente-un de chasseurs, onze de hussards, » treize cent deux pièces de canon... (*Dictant à gauche, à Léonard.*) L'empereur au centre, à la tête de deux cent vingt mille hommes; le roi de Naples, le maréchal Ney... »

JABOTIN, *qui a tout écrit*.

Ah! je commence à comprendre! (*Se frottant les mains.*) Hé! hé! hé! mon brave père Grandin, il y a assez longtemps que je suis surnuméraire.

LA DUCHESSE.

Je serai vengée, monsieur le comte!

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe chez la duchesse de Séigny. Un salon, dit à pans coupés, et tenant seulement deux plans du théâtre. A droite et à gauche au premier plan, des portes. Au fond, une porte à deux battants, conduisant à d'autres salons. Pau coupé, à la gauche du public, une croisée; à droite, au grand tableau, représentant un portrait en pied de Napoléon, avec le grand manteau impérial comme dans le tableau du sacre. Meuble élégant. Au lever du rideau, on entend au fond du théâtre une musique de bal très-vive et très-animée; variations sur des airs de l'époque.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, seule, en toilette de bal.

Il ne vient pas ! non... Minuit ! bientôt minuit ! et il ne vient pas !... Je parlais de vengeance il y a quelques heures ; je ne voyais, je ne pouvais voir encore que sa trahison et sa perfidie envers moi, et maintenant... maintenant, la haine, l'amour, tout s'efface de mon âme devant cette autre pensée si terrible, et dont je frissonne malgré moi. Un espion ! Les intérêts de l'état compromis, perdus peut-être ! et je n'ai pu moi-même aller tout révéler à l'empereur !... Non, car plutôt que d'avouer à personne le motif qui me conduisait dans cette maison où j'ai tout entendu, je serais morte ! Du moins, ceux que j'ai laissés à ma place ont parlé sans doute, et c'en est fait, ce que j'ai voulu s'est accompli. Et moi, inquiète, éperdue, j'étouffe ; l'air me manque dans ces salons, où je tremble à chaque instant que quelqu'un, que mon frère ne vienne à surprendre dans mes yeux l'effroi, la douleur, le remords qui me déchirent... dans ces salons, où il faut que je préside une fête, où il me faut sourire enfin quand j'ai la mort dans l'âme.

A la fin de ce monologue, la Duchesse tombe accablée sur un fauteuil. Le Général entre au fond.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! duchesse, à quel songez-vous donc ?

LA DUCHESSE, tressaillant et se levant vivement.

Ah ! mon frère !

LE GÉNÉRAL.

Le duc vient à l'instant de partir pour les Tuileries. L'empereur l'a fait appeler... une affaire de la plus haute importance...

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ? (A part.) Ah ! sans doute...

LE GÉNÉRAL.

Et moi, en l'absence de mon beau-frère, resté seul au milieu de tous nos invités, chargé de leur faire les honneurs, je vous avertis d'abord, ma chère duchesse, que je n'y entends rien, j'y perds la tête. Aussi tout le monde se plaint de votre absence ; on vous regrette, on vous désire, et vous n'êtes pas là pour recevoir votre ancienne amie de pension qui vient d'arriver, et qui ne savait même faire son entrée dans le bal.

LA DUCHESSE, vivement.

Louise ! elle est venue !

LE GÉNÉRAL, montrant le fond.

Oui, certainement, elle est venue ; elle est là avec son père.

LA DUCHESSE, à part.

Son père ! O ciel ! je me souviens !

LE GÉNÉRAL.

Il est encore plus embarrassé et plus tremblant que sa fille. Mais lui, je m'en charge, j'en fais mon affaire. (Remontant la scène.) Allons, avance donc, mon vieux, et n'aie pas peur. Viens donc, que je te présente à ma sœur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRANDIN, LOUISE.

Louise est en toilette de bal, simple, mais élégante. Grandin en uniforme de grenadier de la vieille garde.

LA DUCHESSE, allant au-devant de la jeune fille.

Louise, mon amie...

GRANDIN.

Madame la duchesse, pardon, excuse, si je... Dame ! écoutez donc... quand on n'en a pas l'habitude, ces grands salons... et puis tout ce beau monde, tous ces habits dorés, ça vous fait un effet... excusez... c'est un mot que nous disions...

LE GÉNÉRAL.

Au bivouac et sur le champ de bataille. On ne t'en veut pas, on sait ce que c'est. Moi aussi, j'ai conservé mes vieilles habitudes de soldat, et je jure un peu quelquefois. Mais la duchesse est assez bonne pour me le pardonner. On ne se refait pas.

GRANDIN, en se retournant, aperçoit :
en pied de l'empereur.

Oh ! comme c'est ça ! Dis donc, Louise... Comme c'est ça ! Vive l'empereur... Excusez !

LE GÉNÉRAL.

Oh ! ne te gêne pas ; ici comme chez toi on peut crier ça tant qu'on veut, c'est permis, c'est comme il faut. Ah ça, mon brave, je me suis occupé de toi. J'avais honte de ta position ; je me la reprochais souvent, et si parfois je venais à l'oublier la duchesse était là pour réveiller mes souvenirs. Enfin, ton sort va changer.

GRANDIN.

Comment ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est une surprise que j'ai voulu te faire,

et n'est pour cela que ma sœur vous a invités à cette soirée. Je me suis rappelé quel était autrefois ton rêve, ton vœu le plus cher pour ta vieillesse. Tu sais bien... une retraite dans ton pays.

LOUISE.

En Franche-Comté!

LE GÉNÉRAL.

Une place qui doit te rappeler encore ton ancien état... gardien de la forteresse de Besançon.

GRANDIN.

Eh bien?

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, la place est vacante, et ce brevet que tu désirais tant... le voilà!

GRANDIN.

Ah! men général! Enfin, je n'attendrai donc plus à ce monsieur Léonard?

LA DUCHESSE, à part, comme frappée d'un souvenir.

Léonard! et lui aussi il était là!

GRANDIN.

Il avait beau revenir à moi et se faire aimable, je ne sais pas trop pour quel motif, moi, je ne pouvais pas le souffrir. Et ce dont je veux remercier surtout, mon général, c'est d'avoir fait qu'il ne soit plus mon supérieur. (*Pressant le papier contre ses lèvres.*) O mon hrevet! mon cher hrevet!

LE GÉNÉRAL.

Donne-moi cela... il est signé par son excellence; mais il manque encore une autre signature... Tu comprends... une autre indispensable.

GRANDIN, tournant les yeux vers le portrait.

Ah!

LE GÉNÉRAL.

Oui, la sienne, et cela ne regarde. Je le verrai demain matin, et je te rendrai ça dans la soirée. Seulement, mon vieux, il faudra partir sur-le-champ.

LOUISE et GRANDIN.

Sur-le-champ!

LE GÉNÉRAL.

A l'heure même où le brevet te sera expédié.

GRANDIN.

Mais, ma fille... nos projets de mariage...

LE GÉNÉRAL.

En vérité!

GRANDIN.

Les bans que nous avons publiés hier au soir...

LOUISE.

O mon père! je puis attendre, et partir avec vous.

LE GÉNÉRAL.

Du tout, du tout, mademoiselle; vous n'attendrez pas. Diable! un mariage, les bans publiés, il ne faut pas retarder cela. Vous resterez ici, auprès de la duchesse, nous ferons votre mariage; je me charge de la dot, et ma sœur de la noce.

GRANDIN.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL, plaisantant.

Allons donc! veux-tu te tairo quand je parle! et la discipline! Je te remplacerais, je donnerais pour toi la bénédiction aux jeunes époux, et puis ils iront te rejoindre. Oh! ne tremblez donc pas comme ça, mademoiselle... ce n'est pas peur longtemps que vous serez séparée de votre père, je vous en donne ma parole, et je n'y ai jamais manqué, sacr... Allons, bon! j'allais faire comme toi... ce que c'est que le mauvais exemple.

SCÈNE IV.

LES MÉMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur le comte, un message des Tuileries.

Il lui remet un paquet cacheté.

LE GÉNÉRAL.

Encore! que se passe-t-il donc? (*A la Duchesse en parcourant la lettre.*) Et moi aussi, il faut que je me rende auprès de l'empereur à l'instant, à l'instant même. Un événement imprévu, une affaire d'état... Je m'y perds.

LA DUCHESSE, à part.

Oh! je soupçonne tout, moi!

LE GÉNÉRAL, au Laquais.

Ma voiture. (*Revenant vivement auprès des autres personnages.*) Allons, amusez-vous bien pendant mon absence; je ne suis pas inquiet de mademoiselle: dès qu'elle va entrer dans le bal, elle ne manquera pas de cavaliers... (*A Grandin.*) Mais toi, que diable vas-tu faire?

GRANDIN.

Oh! ma foi, je ne sais trop.

LE GÉNÉRAL.

Je comprends ça... Je ne suis pas plus à mon aise que toi dans une soirée... je ne sais que boire du punch.

GRANDIN.

Oh! pour ça, j'en suis capable.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, nous trinquerons ensemble à mon retour, et je vais donner des ordres pour qu'en m'attendant... Mademoiselle, je vous salue. Au revoir, ma sœur. (*A Grandin.*) Ah! dis donc, tu auras ton brevet cette nuit même au lieu de l'avoir demain matin.

GRANDIN.

Merci, merci, général.

Il le reconduit.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, GRANDIN, LOUISE.

LA DUCHESSE, à part, en suivant des yeux Grandin.

Aucun émetien! Il ignore tout, je le vois bien. (*L'orchestre du bal exécute l'air du Bardo scandinave chanté au deuxième acte par Louise. Tressaillement des deux femmes.*) O ciel! cette romance...

LOUISE.

Qu'ai-je entendu ?

GRANDIN.

Tiens ! écoute donc, Louise. C'est l'air que tu chantes si souvent, celui que tu appelles... attends un peu... Oul, celui du Barde scandinave.

LOUISE.

Il est vrai, mon père.

GRANDIN.

Eh bien, qu'as-tu donc ? ou dirait que ça te fait de la peine. Tiens ! et vous aussi, madame la duchesse ! Il paraît que cet air-là a quelque chose d'attendrissant que je ne peux pas comprendre.

LA DUCHESSE, *à part*.

Remettons-nous. (*Haut.*) Mes amis, écoutez-moi. Tout à l'heure, monsieur Grandin, lorsqu'en présence du général vous venez de parler du mariage de votre fille, je l'ai vue déjà trembler et pâlir comme je la vois en ce moment, et des larmes... Oh ! ne les cache pas, devant moi et devant ton père, ne les cache pas. Louise, tu n'aimes pas celui qu'on te destine, et tu en aimes un autre.

GRANDIN.

Un autre !

LOUISE.

Julie !

GRANDIN.

Est-il possible, mon enfant ! un autre...

LA DUCHESSE.

Elle me l'a dit, et moi, moi, je l'ai encouragée dans son amour, au lieu de lui parler le langage de la raison, au lieu de combattre cette folie passion que je voyais naître dans son âme. Ah ! combien je m'en repens aujourd'hui !... Louise, mon amie, et vous, vous, son père, me pardonneriez-vous ? Maintenant il faut que je te brise le cœur, pauvre enfant, il faut que je te dise la vérité. Celui que tu aimes en secret, celui qui à force de séductions et de mensonges serait parvenu bientôt à te faire oublier, hair peut-être ton fiancé...

GRANDIN.

Que dites-vous, madame la duchesse ? l'oublier ! le hair, lui, ce pauvre Benoit ! Ah ! cela n'est pas, cela ne peut pas être... Mais dis-moi donc, ma fille, dis-moi que madame la duchesse s'est abusée.

LOUISE.

Mon père, j'ai mérité vos reproches. Oui, j'ai manqué de confiance en vous ; oui, je ne puis plus avoir pour Benoit que l'amitié d'une sœur, et cependant vous aviez raison, madame la duchesse... Julie s'est abusée... (*S'adressant vivement à la Duchesse.*) A force de séductions et de mensonges, as-tu dit ? Oh ! je sens là que je ne dois pas te croire. Non, il n'a pas cherché à me tromper, à me séduire, lui. Non, il est sincère et loyal, et il sait me respecter autant qu'il m'aime. Son seul espoir est d'obtenir votre aveu, mon père, et peut-être un jour...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN LAQUAIS, puis RAYMOND.

LE LAQUAIS, *annonçant*.

Monsieur le comte de Romanzof.

LA DUCHESSE, *à Louise*.

Tiens ! regarde !

Elle lui montre Raymond, qui paraît au fond dans la galerie extérieure, en grand uniforme.

LOUISE.

Ah ! lui ! lui !

GRANDIN.

Monsieur Raymond !

LOUISE.

Ce titre, ce brillant uniforme...

LA DUCHESSE.

Crois-tu encore qu'il soit loyal et sincère ?

LOUISE, *à part*.

Pauvre Louise !

RAYMOND, *s'approchant de la Duchesse sans voir Louise et son père*.

Madame la duchesse, que d'excuses ne vous dois-je pas ?... venir si tard à une fête dont vous êtes la reine !... Mais les préparatifs de mon départ...

LA DUCHESSE.

Ah ! votre départ !

RAYMOND.

Oui, demain je quitte Paris... il faut que je retourne dans ma patrie.

LA DUCHESSE.

Demain !... (*À part.*) Il ne partira pas.

RAYMOND.

Mais j'ai voulu du moins, avant de vous faire mes adieux, madame, vous rappeler une bonne parole que vous m'avez donnée... j'arrive à temps encore... (*Musique du bal ; air de Mazurck.*) Tenez, l'orchestre joue le prélude de la Mazurck, et vous m'avez promis... seulement, je me demande, en vous voyant si belle, laquelle de ces dames osera affronter une comparaison dont elle aurait tant à souffrir, et j'ai bien peur de ne pas trouver ma seconde danseuse.

LA DUCHESSE.

Qui sait, monsieur le comte ?... si vous preniez la peine de tourner les yeux de ce côté.

Elle lui montre Louise et son père, qui se sont retirés à l'extrémité du salon.

RAYMOND.

Louise ! Monsieur Grandin !... vous ici !

Il s'approche de Grandin et lui tend la main.

GRANDIN.

A moi votre main, monsieur ! c'est vous méprendre... Je pressais avec joie celle de Raymond le pauvre musicien ; mais je repousse celle du comte de Romanzof, et ni ma fille ni moi nous ne devons le connaître.

LA DUCHESSE.

Eh bien, monsieur le comte, on dansera sans vous la Mazurck.

RAYMOND, *souriant*.

Ah! je suis à vos ordres, madame la duchesse.

Il lui offre la main.

LA DUCHESSE, *d part*.

Bientôt sans doute on va venir l'arrêter.

RAYMOND, *d part*.

Avant une heure, je serai loin de Paris.

Ils sortent par le fond. Reprise de l'air de la Mazurck.

SCÈNE VII.

GRANDIN, LOUISE.

Grandin, resté seul avec sa fille, la regarde avec douleur, et elle vient se jeter dans ses bras en pleurant.

GRANDIN.

Eh bien, Lonise!

LOUISE.

Eh bien, mon père!

GRANDIN.

Tu as eu des secrets pour moi, et je devrais t'en vouloir; mais je te vois si malheureuse!... et puis, c'est ma tante après tout. J'aurais dû avoir de la prudence pour toi, mon enfant; j'aurais dû deviner les projets de cet homme et lui fermer ma demeure, j'aurais dû...

LOUISE.

Vous ne le pouviez pas... c'est lorsque vous étiez malade, lorsqu'à chaque instant je craignais de vous perdre, qu'il est venu m'offrir pour vous ses secours et son amitié... Pouvais-je soupçonner qu'il voulait me tromper, lui à qui je devais peut-être la vie de mon père?... Aussi, je l'aurais aimé, oui, je l'aimais déjà peut-être... Oh! mais à présent que je connais son véritable nom, quand je vois qu'il n'a pas craint de briser toute ma vie, que pour s'emparer de mon âme, il s'est fait un jeu de ce qu'il y avait en moi de plus saint et de plus sacré, ma tendresse pour vous, mon père... Oh! je le hais et je le méprise, et je l'oublierai, je l'oublierai!

GRANDIN.

Allons, ne pleure pas ainsi, mon enfant. (*Ici un Laquais vient apporter en scène et mettre sur une petite table un bol de punch et deux verres.*) Ah! c'est mon général qui a donné ses ordres en s'en allant... il va revenir, comme il l'a dit, tenir tête à son vieux camarade... Mais à présent, ma pauvre fille, je ne suis plus en train de me réjouir.

LOUISE.

Ainsi, pour la première fois de ma vie, je devais donc vous causer du chagrin.

GRANDIN.

Oh! moi, moi, ce ne serait rien si tu ne souffrais pas, toi... Quelqu'un!... (*Le Général reparait au fond; il parle bas à la Duchesse, qui est à sa droite, et qui semble ainsi que lui violemment agitée. A sa gauche, sont deux Aides de camp qui paraissent attendre ses ordres. Le Général et sa sœur regardent Grandin avec la plus vive émotion.*) Mon général!... déjà de retour!

SCÈNE VIII.

LES MÈRES, LE GÉNÉRAL, LA DUCHESSE, DEUX AIDES DE CAMP.

LE GÉNÉRAL, *bas, à la Duchesse*.

Emmenez cette jeune fille.

LA DUCHESSE.

Eh bien, Louise, tu ne viens pas!... avec moi, tu ne trembleras plus en te présentant dans ce bal.

LOUISE.

C'est que je croyais... (*Bas.*) Je vais l'y revoir, lui.LA DUCHESSE, *bas*.Non, il n'y est pas. (*A part.*) Il avait tout soupçonné, sans doute, et il est parti.LOUISE, *avec hésitation*.

Mais... mon père...

LE GÉNÉRAL.

Il faut que je lui parle sur-le-champ, à lui seul, mademoiselle.

GRANDIN.

Va, mon enfant, je devine... (*Montrant un papier que le Général tient à la main.*) Ce papier, je le reconnais bien, c'est mon brevet signé par l'empereur... et monsieur le duc a sans doute quelques instructions à me donner au sujet de ma place.LE GÉNÉRAL, *avec impatience*.Où, c'est cela, c'est cela même... (*À la Duchesse.*) Que la fête ne soit pas interrompue un instant, un seul; mais que personne ne puisse approcher d'ici. (*À un des Aides de camp.*) Et surtout n'oubliez pas.

L'AIDE DE CAMP.

C'est convenu, général.

LA DUCHESSE, *d part, en regardant Grandin*.

O mon Dieu! qui aurait pu prévoir?... et comment le sauver, lui?

LE GÉNÉRAL, *au deuxième Aide de camp*.

Restez.

Sortie de tous, excepté le Général, le deuxième Aide de camp et Grandin.

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL, GRANDIN, UN AIDE DE CAMP.

GRANDIN, *d part*.

Allons, parce que je suis triste, ce n'est pas une raison pour que mon général...

Il verse le punch.

LE GÉNÉRAL.

Que fais-tu donc?

GRANDIN.

Dame, vous voyez, général, je vous verse un verre de punch.

LE GÉNÉRAL.

Oh! c'est inutile... ce soir je ne prendrai rien.

GRANDIN.

Ah!... ni moi non plus... C'était pour vous ce que j'en faisais... quant à moi, je ne songe guère...

LE GÉNÉRAL.

Il s'agit de choses trop graves et trop sérieuses.

GRANDIN.

Vous dites, général?... Ah! oui, des choses graves et sérieuses... (A part.) Sa sœur lui aura raconté que ce comte de Romanzof... Ma pauvre fille!

LE GÉNÉRAL, d'Aide de camp.

Asseyez-vous! écrivez.

GRANDIN.

Tiens, nous ne sommes pas seuls!... enfin n'importe : un vieux officier, un ami sans doute.

LE GÉNÉRAL.

Grandin, on vient de me parler de toi, et beaucoup.

GRANDIN, d'part.

J'en étais sûr; la duchesse...

LE GÉNÉRAL.

Et si jamais il m'est arrivé dans ma vie d'éprouver de la surprise et de la douleur, c'est aujourd'hui.

GRANDIN.

Vous êtes trop bon, général: vous intéresser à ce point à nos chagrins de famille... Que voulez-vous?... nous ne sommes pas ici-bas pour être toujours heureux, chacun a sa part de souffrances, et quand on a un peu d'énergie...

LE GÉNÉRAL.

Tais-toi; les moments sont précieux... C'est l'empereur, entends-tu bien? c'est lui qui vient de me parler de toi.

GRANDIN.

L'empereur!... Ah! pour mon brevet.

LE GÉNÉRAL, avec impatience.

Ton brevet!

GRANDIN.

Eh bien, général, quand faut-il partir? Comme vous me regardez! de quoi s'agit-il donc? Cette forteresse, dont je dois être le gardien, est voisine de la frontière... est-ce qu'il y a du danger de ce côté-là? est-ce que ma vie peut y être bonne à quelque chose?... Oh! s'il était possible! Comme je serais heureux de la donner!

LE GÉNÉRAL.

Ta vie!

GRANDIN.

Pour la France, sur-le-champ, je la donnerais, du moment que vous m'avez promis de veiller sur ma fille!

LE GÉNÉRAL.

Sa fille!... (A part.) Ah! grand Dieu! que faut-il que je croie? lui que j'ai toujours connu si honnête homme, lui que j'ai vu si dévoué, si intrépide sur le champ de bataille, lui enfin que j'avais recommandé entre tous à la confiance de l'empereur... et cependant, mon Dieu! cependant...

GRANDIN.

Eh bien, mon général, qu'avez-vous donc?... tout à l'heure vous me disiez que les moments étaient précieux, et c'est vous maintenant...

LE GÉNÉRAL.

Réponds-moi donc, Grandin, réponds-moi... et sur ton âme, ne songe pas un instant à déguiser la vérité. il y a un mois, un homme, un artiste s'est introduit chez toi?

GRANDIN.

Un artiste!... c'est à-dire...

LE GÉNÉRAL.

Il s'appelait, ou du moins il se faisait appeler...

GRANDIN.

Raymond; mais c'était une ruse, un mensonge.

LE GÉNÉRAL.

Ah! tu connais son nom véritable?

GRANDIN.

Certainement, le comte de Romanzof.

LE GÉNÉRAL.

Tu le connais?... (S'adressant à l'Aide de camp.) Écrivez.

GRANDIN, stupéfait.

Écrire!... quoi donc?... Qu'est-ce que c'est? je ne comprends pas.

LE GÉNÉRAL.

Hier, tu étais porteur de papiers importants...

GRANDIN.

Que j'allais donner à relier rue de la Harpe... c'était pour cela que dès hier je tenais tant à reprendre ma place.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'était pour cela?... Tu es entré avec monsieur Léonard...

GRANDIN.

Chez le père Languedoc, marchand de vin, rue Saint-Dominique, au coin de la rue de Belle-Chasse.

LE GÉNÉRAL, d'Aide de camp.

Écrivez.

GRANDIN.

Encore!

LE GÉNÉRAL, interrogeant de nouveau Grandin. Là, vous avez trouvé le comte de Romanzof?

GRANDIN.

C'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Et trois de ses amis?

GRANDIN.

Non pas, il était seul!

LE GÉNÉRAL.

Seul!... Tu en es certain?

GRANDIN.

Pardieu!

LE GÉNÉRAL.

Et en ferais-tu serment?

GRANDIN.

Je le jure!

LE GÉNÉRAL.

Regarde cependant ce rapport qui vient d'être fait au ministre de la police.

GRANDIN.

Au ministre de la police! (Parcourant le papier.) Jabotin, Hortensia... accusé, moi!

LE GÉNÉRAL.

Où, d'avoir livré à Romanzof, à la Russie, les états de situation de notre armée.

GRANDIN.

Ah! quelle horreur!... Moi, moi! le vieux soldat d'Ansterlitz et de Marengo, accusé d'avoir trahi la France!... Mais est-ce que vous pouvez le croire, vous qui me connaissez, général?

Reste au fond le premier Aide de camp qui a reçu les ordres du général.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PREMIER AIDE DE CAMP.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien!

L'AIDE DE CAMP.

Personne chez le comte de Romanzof... on ne peut découvrir ce qu'il est devenu, où il se cache; et tous ses papiers avaient été enlevés... mais chez monsieur Léonard, nous avons trouvé ce portefeuille.

LE GÉNÉRAL.

Donnez... Et lui? lui?

L'AIDE DE CAMP.

Arrêté.

LE GÉNÉRAL.

Qu'il vienne (*Sortie de l'Aide de camp. Le Général a pris le portefeuille et parcourt les papiers, puis il s'écrit en regardant avec effroi Grandin*). Ah! malheureux!

GRANDIN.

Quoi donc encore?

SCÈNE XI.

LES MÊMES LÉONARD.

GRANDIN.

Monsieur Léonard!

LÉONARD.

Que me veut-on?... c'est par erreur...

LE GÉNÉRAL.

Que vous êtes accusé... non, monsieur: pour vous, ce n'est pas un doute, un soupçon, c'est une certitude... Les secrets de l'état ont été livrés à prix d'or, et l'on a trouvé chez vous ce portefeuille aux armes de monsieur de Romanzof... cent mille roubles en traites sur le trésor impérial de Russie.

GRANDIN.

Grand Dieu!

LÉONARD, à part.

Je suis perdu!

GRANDIN.

Mais moi! moi!... j'ai été trompé, trahi même... et je n'ai rien reçu, personne n'osera le dire.

LE GÉNÉRAL, lui présentant des papiers.

Personne!... et ces quittances...

GRANDIN.

Comment?

LE GÉNÉRAL.

Signées du médecin qui t'a soigné pendant ta maladie, de tous tes créanciers qui déclarent avoir été complètement remboursés par monsieur Raymond...

GRANDIN.

Je l'ignorais; je vous jure que je l'ignorais!

LE GÉNÉRAL.

Enfin, ce contrat de rente en ta faveur...

GRANDIN.

O mon Dieu! mon Dieu!... Mais jamais il ne m'a été offert! mais je l'aurais refusé, et monsieur Léonard d'ailleurs est là pour attester...

LÉONARD.

Rien!... je n'atteste rien... je n'avoue rien... quand je serai devant mes juges, je me défendrai, tâche d'en faire autant, Grandin... Nous sommes ennemis à présent, comme nous l'avons été toute la vie, et quand je ne serais pas accusé moi-même, ce n'est pas moi qui me chargerais de plaider ta cause.

GRANDIN.

Infilmet

LE GÉNÉRAL.

C'est assez!... Emmenez cet homme. (*L'Aide de camp fait sortir Léonard par la gauche*) Toi, Grandin, lis et signe ce procès-verbal.

GRANDIN.

Moi? comment?

LE GÉNÉRAL.

Oui; regarde bien si l'on a rapporté fidèlement tout ce qui vient de se passer dans ce salon.

GRANDIN.

En effet; mais de nouveau je vous proteste, mon général...

LE GÉNÉRAL.

Signe donc!... il faut qu'à l'instant ces papiers soient portés aux Tuileries. Grandin, il y a dans tout cela un mystère terrible et inexplicable... et quoique mon cœur me dise que je dois te croire, je ne vois maintenant qu'une chose, une seule, c'est que nous sommes trahis, c'est qu'avant peu, les papiers volés à la France auront peut-être passé la frontière, c'est qu'enfin la campagne de Russie, malgré le génie de Napoléon, malgré cette énergie qu'il donne à son armée, est perdue pour lui peut-être... et cela par ta faute.

GRANDIN.

O mon général!

LE GÉNÉRAL.

Que suis-je enfin? je n'ose pas à toi, Grandin, qui m'a sauvé la vie, je n'ose pas dire que je pourrai défendre la tienne.

Il sort.

SCÈNE XII.

GRANDIN, seul.

Par ta faute!... oh! mais... est-ce bien lui, mon général, que je viens d'entendre... est-ce bien moi, Grandin, qui suis devenu en un instant prisonnier d'état... coupable... ou du moins soupçonné d'un crime dont l'horreur m'épouvante, auquel les plus affreux châtimens ne pourraient suffire... Par ta faute!... ah! loin de moi cette voix terrible qui vient sans cesse retentir à mes oreilles: Trahison! trahison! infâmes! un pacte avec l'étranger! un pacte qui lui donne, qui lui vend la victoire, la perte de toute notre armée! Par ta faute! Loin de moi l'image de mes malheureux frères d'armes qui tombent morts aux champs de la Russie! loin de moi, bien loin de moi, mon Dieu! je t'en supplie, la pensée de nos défaites, de l'asservissement de la patrie... l'étranger maître dans nos foyers, nous dictant des lois, et foulant aux pieds les trophées que nous avons gagnés dans cent batailles... Par ta faute, Grandin, par ta faute!... O mon Dieu! mon Dieu! c'est un songe, n'est-ce pas! un songe horrible... et je ne suis qu'un misérable insensé, un pauvre vieillard, malade, et toujours en proie au délire de la fièvre!... (*On entend, sous la fenêtre à droite, le bruit de crasses de fustil. Grandin marche du côté, regarde et écoute.*) Non, non, tout est réel... prisonnier! on place des sentinelles au bas de cette fenêtre! (*Marchant vers la fond.*) De ce côté, le bal continue... sans doute pour éloigner les soupçons. (*Se retournant vers la droite où est le portrait de l'empereur.*) Et par là! par là!... ah! grâce! grâce!... que le vieux soldat puisse encore te donner ses jours sur un

champ de bataille! mais qu'il ne meure pas comme un traître, maudis par toi, et par la France! Pitié, pitié, mon empereur!

En disant ces mots, il est tombé à genoux devant le portrait. Dans ce moment, le tableau s'agit comme s'il était poussé à l'extérieur, puis il disparaît dans la muraille, et laisse à découvert une galerie conduisant à un escalier dérobé. Raymond ou plutôt Romanzof, en redingote de ville très-simple, entre et s'avance vers Grandin.

SCÈNE XIII.

GRANDIN, ROMANZOF.

GRANDIN, se relevant, après avoir poussé un cri de surprise.

Ah! qu'al-je vu? vous ici, monsieur...

ROMANZOF.

Moi, qui étais là, moi, qu'al tout entendu, et qui viens pour te sauver...

GRANDIN.

Me sauver?

ROMANZOF.

Il en est temps encore, viens, suis-moi.

GRANDIN.

Vous suivre! et vous avez pu le croire! vous, mon plus mortel ennemi, puisque vous êtes le plus mortel ennemi de mon pays!... Non, je vais appeler, et livrer l'espérance à ceux qui le cherchent, à ceux qui doivent le punir...

Il marche vers le fond.

ROMANZOF, se plaçant devant la porte.

A monsieur le comte d'Erval, n'est-il pas vrai? soit... appelle-le donc... il est là... j'entends sa voix! qu'il vienne, je l'attends!

En disant ces mots, il a tiré de son sein deux pistolets, et tient l'un braqué sur la porte du fond.

GRANDIN.

Ah! mon général!

ROMANZOF.

Ce pistolet pour lui... cet autre pour moi... qu'il vienne, et tous les deux nous tombons mort à tes pieds.

GRANDIN.

Misérable!

ROMANZOF.

Je m'attendais à ta colère, à tes injures... je suis Russe, et tu es Français...

GRANDIN.

Tu es un traître!

ROMANZOF.

Pour toi, pour tes compatriotes: mais pour les miens, je suis un héros... que m'importe le reste? tout, excepté le danger que tu cours... Oui, c'est pour toi, pour toi seul que je viens encore exposer ma tête... (Mouvement de Grandin.) Je t'en conjure, suis-moi... cette issue échappe encore à la surveillance de la police... Viens! un instant, un seul te reste... partons! partons!

GRANDIN.

Jamais!... suis, va-t'en... la mort... oui, la mort plutôt que la fuite avec toi.

ROMANZOF.

Adieu donc, adieu, Grandin... ou plutôt, non, je ne renonce pas encore à l'espérance de te sauver malgré toi même... oui, te sauver, pour elle, pour ta fille!

Il presse le ressort, le tableau s'ouvre et se referme.

SCÈNE XIV.

GRANDIN, seul.

Ma fille! ma pauvre Louise!... ah! pourquoi a-t-il prononcé son nom qui devait m'enlever tout mon courage? Ma fille! je l'avais oubliée depuis que cette horrible accusation... Et maintenant, maintenant, en songeant à elle... je ne suis plus le même, je tremble... oui, j'ai peur de mourir... oui, pour elle, je fuirais, je crois... je m'exposerais à passer pour un lâche, pour un traître... Et cette porte, mon Dieu, cette porte... (Il marche vers le tableau, puis redescend vivement la scène.) Non, non, je ne le veux pas... (Criant, en remonant vers la porte du fond.) A moi! à moi! à mon secours!

Le premier Aide de camp rentre par le fond.

SCÈNE XV.

GRANDIN, LE PREMIER AIDE DE CAMP, puis UN SOLDAT.

GRANDIN.

Ah! capitale, défendez-moi contre moi-même. Tenez. (Il presse le ressort, et le tableau disparaît.) Je ne répondrais pas de ma faiblesse, je serais tenté de fuir peut-être... ordonnez, ordonnez qu'on place un soldat à cette porte.

L'Aide de camp fait un signe à l'extérieur; un factionnaire, en uniforme de valet de la jeune garde, entre en scène. L'Aide de camp sort après avoir refermé le tableau.

GRANDIN, reconnaissant le soldat.

Benoit!

ÉTIENNE.

Grandin! prisonnier!

GRANDIN.

Soldat!

ÉTIENNE.

Prisonnier!... Oui, soldat, parce que votre fille ne m'aime plus... parce qu'elle en aime une autre... parce qu'un infâme est venu me voler sa tendresse.

GRANDIN.

Et moi, prisonnier, parce que le même homme dont tu as à te plaindre, Étienne, m'a perdu aussi, moi, en me faisant à mon insu, et pendant mon sommeil, complice de la trahison la plus affreuse.

ÉTIENNE.

Que dites-vous?

GRANDIN.

Oui, criminel d'état, accusé, et tout près d'être écrasé sous des preuves accablantes.

ÉTIENNE.

Mais vous n'êtes pas coupable.

GRANDIN.

Mais je serai condamné peut-être.

ÉTIENNE.

Condamné!

GRANDIN.

Et Louise! Louise!... songes-y donc, si bientôt elle devait être orpheline...

ÉTIENNE.

Orpheline!

GRANDIN.

Je t'en supplie, ne l'abandonne pas; oublie un

Instant d'erreur dont elle se repent, dont elle vient de pleurer dans mes bras... elle est digne encore de ton amour, de ta protection. C'est ton vieil ami, c'est ton père qui te le jure; par pitié, si je dois périr, toi, du moins, Benoit, n'abandonne pas ma pauvre fille.

ÉTIENNE.

Je vous le promets, père Grandin, je vous le promets; mais je ne puis vous croire encore, et j'espère...

GRANDIN.

On vient; retourne à ton poste... et moi, je suis plus tranquille, j'ai du courage pour me défendre... je compte sur ta promesse.

ÉTIENNE.

Je la tiendrai.

Il retourne prendre sa faction auprès du tableau. Rentre au fond le Général, suivi du premier Aide de camp et de deux soldats.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, UN AIDE DE CAMP, DES SOLDATS, LA DUCHESSE.

LE GÉNÉRAL.

Grandin... il faut partir... Léonard vient d'être emmené à la Conciergerie et paraîtra bientôt en cour d'assises... toi, comme ancien soldat, tu es justiciable d'un conseil de guerre, et bientôt...

LA DUCHESSE, entrant après avoir entendu les derniers mots.

Ah! qu'ai-je entendu, monsieur le comte... un conseil de guerre?...

GRANDIN.

Je suis prêt... emmenez-moi, camarades.

LA DUCHESSE.

Non, non; arrêtez! au nom du ciel, arrêtez!... Ce malheureux soldat que vous aimez tant... mais tout le monde va s'empreser comme vous de proclamer son innocence; oui, tout le monde, et s'il le faut...

LE GÉNÉRAL.

Silence! par là... regardez donc, sa fille! elle pourrait vous entendre.

LA DUCHESSE.

Louise!

GRANDIN.

Mon enfant! ah! par grâce, laissez-moi lui faire mes adieux... mais qu'elle ne sache rien, qu'elle ne soupçonne rien, je vous en prie. Faites éloigner un instant ces soldats qui doivent me conduire devant mes juges... je vais les rejoindre... (Sur un signe du Général, l'Aide de camp fait sortir les deux Soldats par la gauche.) Mais elle!... elle!... pauvre enfant! ce serait la tuer aussi, et c'est bien assez de moi pour un crime que je n'ai pas commis... Là voici... pitié, pitié pour elle!

SCÈNE XVII.

LE GÉNÉRAL, LA DUCHESSE, GRANDIN, LOUISE, BENOIT, en faction.

LOUISE, entrant en cherchant son père, et l'apercevant.

Ah! mon père, je vous cherchais partout... le bal est terminé, tout le monde se retire, et nous aussi; nous partons, n'est-ce pas?

GRANDIN, avec effort.

Non, non, pas ensemble du moins, pas ensemble... moi seul...

Comment?

LOUISE.

Tu resteras ici...

GRANDIN.

Moi, sans vous!

LOUISE.

GRANDIN.

Où, tu sais bien... (Moment de silence; il regarde avec expression le Comte et la Duchesse, comme pour les supplier de ne pas le démentir.) Ce brevet... mon général vient de me le rapporter avec la signature de l'empereur.

Nouveau geste de supplication au Général.

LE GÉNÉRAL.

Il est vrai!

LOUISE.

Quel bonheur!

GRANDIN.

Et il faut que je parte!

LOUISE.

Aujourd'hui?

GRANDIN.

A l'instant! (L'Aide de camp rentre en scène par la gauche.) Oui, je dois suivre monsieur le capitaine.

LOUISE.

Déjà!

GRANDIN.

Oh! l'ordre est formel... je ne puis m'arrêter davantage. N'est-il pas vrai, mon général?

LE GÉNÉRAL, avec effort.

Non, c'est impossible.

ÉTIENNE.

Et ne pouvoir rien pour le sauver, lui!

LA DUCHESSE.

Viens, viens, Louise...

LOUISE.

Nous séparer!

GRANDIN.

N'est-il pas convenu qu'en mon absence, et jusqu'au temps où tu pourras me rejoindre, tu dois demeurer auprès de madame la duchesse?

LOUISE.

Où, mais je ne savais pas que cet instant fût si proche, et maintenant qu'il est venu... Oh! n'est-ce pas que vous comprenez, que vous partagez ma douleur? Et tenez, je le vois bien, des larmes...

GRANDIN.

Où, je pleure malgré moi, ma pauvre enfant; je pleure, moi qui devrais être plus fort que toi et te consoler... voilà que je te donne l'exemple de la faiblesse. Allons, allons, remettons-nous. Je ne te laisse pas ici sans appui, sans protecteur.

LA DUCHESSE.

Oh! non. Elle et son père, nous ne les abandonnerons pas.

GRANDIN.

Ce n'est pas tout. Tiens! regarde.

Il lui montre Benoit toujours en faction.

LOUISE.

Ah! monsieur Étienne!

GRANDIN.

Où, Étienne, le meilleur, le plus dévoué des amis, qui a tout oublié, Louise...

ÉTIENNE.

Et qui vous tend la main à l'heure où vous pleurez. Où, Louise, je crois encore à votre amitié, et lorsque j'ai dû vous fuir, vous-même n'avez pu douter de la mienne; et à présent si vous y consentiez sans regret, et surtout si le gouvernement ne me forçait pas de partir...

LE GÉNÉRAL.

Nous verrons... peut-être... (Un Aide de camp

vient lui dire quelques mots à l'oreille. Il s'approche de Grandin, et lui dit bas.) Le conseil est assemblé... l'heure presse, il faut partir.

GRANDIN.

Ah! général... un instant, un instant, par pitié! que je puisse avant mon départ les embrasser encore et les bénir, moi qui ne verrai pas leur bonheur.

LOUISE.

A bientôt, mon père!

GRANDIN, d'une voix étouffée.

Oui, oui, à bientôt!

Où l'emmené par la gauche, la Duchesse retient Louise, qui pleure et veut suivre son père.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} BENOIT, seule. Au lever du rideau elle est assise à gauche auprès d'une table de jardin sur laquelle est une corbeille à ouvrage, puis une petite tapisserie que M^{me} Benoit paraît avoir laissée pour lire un journal. Après un instant de silence elle s'écrie :

O ciel! plus d'espérance! aujourd'hui même! (Dans ce moment le tambour bat aux champs à quelque distance à gauche, et l'on entend aussi du même côté une musique de cavalerie. M^{me} Benoit se lève, et laissant retomber le journal sur la table, elle marche vivement vers la droite.) Oh! c'est la revue qui va commencer au Champ de Mars. (Redescendant tristement la scène.) La revue il y sera mou Etienne! soldat! Et lui aussi il va me fuir, je le perdrai comme j'ai perdu son père et ses deux frères!... Mais depuis ces trois jours comme tout est changé pour nous, comme tous nos rêves de bonheur ont été renversés!... (Ici Louise, venant du dehors, paraît à gauche en petite toilette très-simple; elle regarde en souriant M^{me} Benoit, qui continue.) Nos amis... nos malheureux amis... Grandin...

SCÈNE II.

M^{me} BENOIT, LOUISE.

LOUISE, qui s'est avancée en souriant toujours. Elle parle de mon père!

M^{me} BENOIT.

Et sa pauvre fille Louise!

LOUISE, d part.

Et de moi! Comme je vais le surprendre!

M^{me} BENOIT.

Je ne l'ai pas revue, et dans ce moment peut-être...

LOUISE, s'approchant davantage.

Ne voilà, ma mère, me voilà!

M^{me} GRANDIN, reculant avec effroi.

Ah! malheureuse enfant! que viens-tu faire ici?

LOUISE, gaiement.

Vous voir, vous embrasser, ma mère.

Elle va déposer son chapeau et son chapeau sur un petit banc du jardin.

M^{me} BENOIT, d part.

Cet air de joie, de bonheur... elle ne sait rien! rien encore!

LOUISE.

Eh bien! qu'avez-vous donc? est-ce que ma visite vous fait de la peine?

M^{me} BENOIT.

Non, oh! non, mon enfant... mais j'étais si loin de m'attendre...

LOUISE.

N'est-ce pas? C'est une surprise que j'ai voulu vous faire.

M^{me} BENOIT.

Je croyais que madame la duchesse...

LOUISE.

Oui, c'est vrai... La duchesse, voilà trois jours que je suis avec elle à sa maison de campagne de Meudon, et je ne puis vous dire, ma mère, de combien de soins j'y suis entourée, comme elle semble prendre à tâche de me faire oublier que mon père n'est plus avec moi.

M^{me} BENOIT, d part.

Psuivre enfant!

LOUISE.

Elle ne me quitte pas; elle veille sur moi avec une attention, une sollicitude. Plusieurs fois je lui ai demandé de venir vous voir; elle m'a refusé, refusé formellement. C'est singulier, chez elle, malgré toute sa bonté, on dirait que je suis gardée à vue, prisonnière.

M^{me} BENOIT.

Mais aujourd'hui... cependant...

LOUISE.

Aujourd'hui!... Oh! je suis un peu coupable envers elle. Ce matin, nous avions parlé pendant bien longtemps, suivant notre habitude, de lui, tous les jours de lui...

M^{me} BENOIT.

Oh! Grandin!

LOUISE.

J'étais étonnée de ne pas avoir de ses nouvelles, et la duchesse m'avait dit que son frère venait d'en recevoir; que lui non plus il ne cessait pas un instant, un seul, de songer à sa fille. Peu à peu nous avions fini par nous consoler et sourire ensemble en pensant à mon mariage, lorsque le général, absent depuis hier au soir, est rentré pâle, épuisé de fatigue, avec un air d'agitation, de douleur dont je n'ai pu comprendre le motif... et puis il a dit bas à Julie quelques mots dont un seul est venu jusqu'à moi : Conseil de guerre!

M^{me} BENOIT, d part, regardant le journal.

O ciel! je me sens mourir!

LOUISE.

Et puis la duchesse et lui sont restés quelques instants immobiles, et puis enfin il s'est levé, lui a serré la main et il est reparti après m'avoir embrassée en me disant : Pour lui, pour ton père! Oh! le baiser et cette parole m'ont donné à un point... il y avait tant de cœur et de sincérité dans le regard, dans la voix de ce brave général... j'ai cru... oui, j'ai cru que je voyais mon père... Cependant la duchesse aussi, ma bonne Julie, venait de m'embrasser; elle avait ordonné de mettre les chevaux à sa voiture... et j'étais demeurée seule, seule pour la première fois depuis trois

jours... je n'étais plus prisonnière, et j'ai voulu vous revoir, vous demander grâce, ma mère... oui, grâce pour avoir méconnu, oublié Benoit qui m'aime tant ! et vous m'avez pardonné l'un et l'autre !... Oh ! mais j'en serai digne !... Jugez un peu quel bonheur de partager tous mes soins, toute ma tendresse entre vous et mon père.

M^{me} BENOIT.

Oui, mon enfant, ma pauvre Louise... moi et ton père... (A part.) Oh ! je n'ai pas la force de mentir.

ÉTIENNE, en dehors, à gauche.

Ma mère ! ma mère !

LES DEUX FEMMES.

Oh ! Étienne !

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉTIENNE BENOIT en soldat.

ÉTIENNE, entrant sans voir Louise.

Ma mère ! on m'a permis de venir vous parler, mais rien qu'un moment. Rentrez, rentrez chez vous, et n'en sortez plus de toute la journée. Si vous saviez...

M^{me} BENOIT.

Je sais tout. Tais-toi.

ÉTIENNE, avec effroi.

Ociel ! vous ici, Louise !

LOUISE.

Moi-même. Qu'avez-vous ? de quoi parlez-vous ? et pourquoi me regarder ainsi ?

ÉTIENNE, cherchant à déguiser son trouble.

C'est que... c'est que... Vous avez eu tort, mademoiselle, de quitter la maison de madame la duchesse... votre place n'est pas ici... non... oh ! non, elle n'est pas ici.

LOUISE.

Allons, ne grondez pas, je vous en prie ; je vais repartir bien vite... mais je n'avais pu résister au désir d'embrasser votre mère.

ÉTIENNE, se radoucissant, et regardant expressément sa mère tout en parlant à Louise.

Oui, oui, ma mère... c'est bien, c'est bien. Pardon, Louise... Ma mère va vous reconduire jusqu'à Meudon, à l'instant même, il le faut.

M^{me} BENOIT.

Oh ! je suis à toi sur-le-champ, Louise ; le temps de me préparer, cinq minutes seulement, et je reviens te prendre...

ÉTIENNE.

Et moi ! moi ! je retourne où m'appelle mon service.

M^{me} BENOIT.

Ah ! la revue, n'est-ce pas ?... au Champ de Mars...

ÉTIENNE, bas.

Non ; à la prison de l'Abbaye, et de là, je reviens ici avec... Emmenez-la, emmenez-la... Adieu, ma mère... adieu, adieu, Louise !

Il lui baise la main d'un air désespéré, et sort par la gauche ; tandis que sa mère entre dans le pavillon à droite au premier plan.

SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

Pauvre Étienne, qu'a-t-il donc ?... Comme il paraissait inquiet, fâché même !... Il semblait me reprocher d'être venue, et pas un mot de son

amour, de notre mariage !... O mon Dieu ! j'y songe ! si le général n'avait pas demandé pour lui ce qu'il lui a promis d'obtenir, son congé... Oh ! je le lui rappellerai, moi qui le vois tous les jours... (En disant ces mots, lentement et en soupirant, elle va s'asseoir auprès de la petite table à droite et continue.) Je saurai trouver l'instant favorable, j'oserai lui parler comme si j'étais sa fille... il me l'a demandé... j'oserai lui dire... (En parlant, elle a pris machinalement le journal, et ses yeux se fixent sur les mots qu'elle répète.) « Conseil de guerre... » Ah ! ce mot que ce matin même le général... « Conseil de guerre, » présidence du général d'Erval... » Oui, c'est cela... c'est cela... « La séance a duré fort avant » dans la nuit ; les témoins persistent dans leurs » dépositions... impossible toujours de découvrir » cette ouvrière qui a tout vu, tout entendu... » De quoi s'agit-il donc ? « Hier matin, on a essayé » de forcer la prison de l'Abbaye ; déjà on avait » désarmé le factieux, lorsque d'un de ses camarades, un jeune soldat nouvellement engagé, » Étienne Benoit, est parvenu à repousser ces » misérables, au milieu desquels il a reconnu, » dit-il, le comte de Romaurof... » Ah ! mon Dieu ! ce nom !... j'avais espéré que jamais... » On n'a pu atteindre aucun d'eux, et vingt-quatre » heures après on avait la preuve que Romaurof » avait passé la frontière... mais s'il échappe à la » justice de la France, ses complices du moins ne » seront pas épargnés... et ce matin, à trois heures, le général d'Erval, qui avait persisté à croire » à l'innocence de son vieux soldat... » (Elle répète.) De son vieux soldat !... « a prononcé en » pleurant la sentence du conseil, qui condamne » à être fusillé aujourd'hui même le gendarme » bureau Jacques Grandin... » Jacques Grandin !

Elle pousse un grand cri et s'évanouit. M^{me} Benoit rentre en courant par la droite, en même temps que beaucoup de gens du peuple entrés en scène depuis quelques instants avec des soldats qu'un rang en bataille, viennent entourer la jeune fille.

SCÈNE V.

LOUISE évanouie, M^{me} BENOIT, PEUPLE.

M^{me} BENOIT.

O ciel ! pauvre enfant !... Ce journal... Ah ! par pitié, aidez-moi donc à la secourir... c'est la fille de Grandin.

TOUS.

Sa fille !

On s'empresse autour d'elle.

M^{me} BENOIT.

Ah ! morte, mon Dieu !... elle est morte !

On entend à quelque distance, vers la gauche, la musique militaire, qui exécute l'air : *Veillons au salut de l'empire*.

LOUISE, ouvre les yeux et murmure d'abord doucement ces mots.

Mon père ! mon père ! (Elle regarde autour d'elle avec effroi. L'air précédent se termine crescendo à l'extérieur. Louise écoute, puis saisit vivement la main de M^{me} Benoit en s'écriant.) Ah ! par là ! par là !... venez, venez, ma mère, aidez-moi !

Elle entraîne M^{me} Benoit vers la droite. Plusieurs gens du peuple les suivent, les autres sont repoussés vers le fond par les soldats de la garde qui viennent dégrader le devant du théâtre pour faire place au condamné. Il entre placé entre quatre valets de la jeune garde.

SCÈNE VI.

GRANDIN, LE GÉNÉRAL, SOLDATS, PEUPLE.

GRANDIN, à lui-même.

Tu t'es souvenu d'Austerlitz, tu te souviendras de la plaine de Grenelle.

LE GÉNÉRAL, entrant et descendant la scène.

Grandin, tu n'as rien à dire avant...

GRANDIN.

Rien... car je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous rappeler...

LE GÉNÉRAL.

Ta fille?... c'est la mienne désormais... Étienne Benoit, approche... *(Étienne sort des rangs en présentant les armes.)* Tu m'as fait dire que tu avais une faveur à me demander?

ÉTIENNE.

Où, général.

LE GÉNÉRAL.

Parle donc!

ÉTIENNE.

Eh bien, mon capitaine m'a commandé de service, et j'ai...

LE GÉNÉRAL.

Je te comprends...

ÉTIENNE.

Mais c'est impossible, général, mon premier coup de feu ne peut pas être pour un compatriote... pour un ami... pour mon père!

LE GÉNÉRAL.

C'est bien; tu n'es plus soldat; je t'avais promis ton congé... le voilà!

ÉTIENNE.

Mon congé!... Je suis libre!...

LE GÉNÉRAL.

Oui, tu peux lui renouveler ta promesse de ne pas abandonner l'orpheline.

ÉTIENNE.

Oh! je le jure!

GRANDIN.

Mon ami! mon cher Benoit!

ÉTIENNE.

Je suis libre, je puis enfin... oui, il en est temps encore peut-être...

GRANDIN.

Tu me quittes, Étienne... quand j'ai si peu d'instants...

ÉTIENNE.

Oh! je vous reverrai, je vous reverrai... oui, je pourrai vous embrasser encore... je reviens... Merci, général, merci!

Il sort à droite.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté BENOIT.

GRANDIN.

Il va retrouver Louise sans doute, et sera-t-il de retour avant le moment...

LE GÉNÉRAL, tristement.

Non, je ne le crois pas...

Quatre heures sonnent.

GRANDIN.

Ah! c'est à cette heure que doit tomber aujourd'hui la tête de Léonard!... Le misérable! il a persisté jusqu'à la fin dans son affreux calomnie!... et c'est ainsi que l'ancien espion de l'armée vendéenne devait tuer le vieux soldat de la république.

LE GÉNÉRAL.

Es-tu prêt?

77769

GRANDIN.

Général, un mot seulement, un regard en arrière, le dernier... Depuis qu'on m'a arrêté dans votre salon, le ciel m'en est témoin, ce n'est pas la mort que j'ai redoutée, c'est l'infamie... et vous savez bien, cette croix que j'avais gagnée le jour...

LE GÉNÉRAL.

Le jour où tu m'as sauvé la vie... c'est vrai.

GRANDIN.

Tout à l'heure, on est venu me l'arracher, la fouler aux pieds... Ah! j'en pleure encore de rage et de désespoir.

LE GÉNÉRAL, bas, en se rapprochant de lui.

Cette croix, elle n'est plus dans ta prison... quelqu'un a demandé qu'elle lui fût remise.

GRANDIN.

Quelqu'un!... Qui donc?

LE GÉNÉRAL, bas, en lui découvrant sa poitrine et lui montrant la croix.

Moi... qui n'ai pas voulu laisser en d'autres mains ce souvenir de mon vieux compagnon d'armes.

GRANDIN.

Ah! lorsque je vais marcher au supplice, vous ne me croyez donc pas coupable?

LE GÉNÉRAL.

Non.

GRANDIN.

Et quand je ne serai plus, vous la direz à mon enfant?

LE GÉNÉRAL.

Je le lui dirai.

GRANDIN.

Ah! je puis mourir maintenant!... Le vieux sergent peut retrouver de la force pour commander le feu une dernière fois... Adieu, mon général... Adieu, ma pauvre Louise... Vive la France! *(Il a gagné le fond du théâtre.)* Soldats, attention au commandement!... Portez armes... appelez armes... en joue...

LOUISE, dans la coulisse de droite.

Arrêtez!... arrêtez!

GRANDIN.

Louise! mon enfant!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUISE, M^{me} BENOIT, ÉTIENNE BENOIT.

LOUISE, entrant échevelée.

Ah! général, sauvez mon père!

ÉTIENNE.

Au nom de l'empereur...

LOUISE.

Tenez, tenez, lisez donc, et sauvez mon père!

LE GÉNÉRAL, montrant à tous le papier que lui a remis Louise.

Oui, mes amis, sa grâce! il a sa grâce!

ÉTIENNE.

Non pas sa grâce, non! justice, justice et réparation, car il est innocent!... Oui, l'empereur lui-même vient de le proclamer à la face de tous, l'empereur qui sait enfin toute la vérité, car il a tout appris par un témoin irréusable, l'ouvrière que l'on cherchait vainement depuis trois jours, et qui n'avoua confier son secret qu'à Napoléon. Mon ami, mon père, vous êtes sauvé, l'honneur vous est rendu... je vous revois, je vous embrasse encore... Ah! vive l'empereur!

TOUS.

Vive l'empereur!

FIN.